

sommaire du n° 140, mars 2020

■ Billet de la rédaction	3
■ Séminaire EPFCL à Paris « Actualité de la névrose »	
Claire Parada, Névrose de transfert <i>versus</i> névrose narcissique	6
Sidi Askofaré, Le narcissisme à l'épreuve du transfert	12
Sol Aparicio, Narcissisme et personnalité	19
Wanda Dabrowski, « L'irréductible névrose de transfert » et la fin de la cure ?	25
■ Transmission de la psychanalyse ?	
Marie Leggio, De l'exil dans l'analyse lacanienne... passer la frontière et en tirer les conséquences	31
Marie-José Latour, « + 1 » : un compte de fiction ?	37
Laurence Martin, Le transfert négatif de Joseph Wortis	44

Directeur de la publication

Radu Turcanu

Responsable de la rédaction

Claire Duguet

Comité éditorial

Anne-France Chatiliez-Porge

Dominique-Alice Decelle

Éphémia Fatouros

Camilo Gomez

Sybille Guilhem

Laure Hermand-Schebat

Cristel Maisonnave

Patricia Martinez

Giselle Sanchez

Nathalie Tarbouriech

Jean-Luc Vallet

Lina Velez

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Billet de la rédaction

Le mois de mars est, pour l'EPFL, celui de la rencontre qui vient, comme chaque année, commémorer en quelque sorte l'une des dimensions essentielles d'une école de psychanalyse, celle de l'enseignement. La Journée nationale des collèges de clinique psychanalytique (CCP) se déroulera à Aix-en-Provence, le 21 mars, et comme les notes de la partition de Kandinsky, se succéderont les interventions ordonnées par le thème « L'efficace du transfert face aux symptômes ».

L'évocation des CCP est l'occasion de rappeler l'importance qu'y occupent *l'étude méthodique des textes qui orientent la pratique*, ceux de Freud et ceux de Lacan après lui, et l'opportunité *de les faire vivre en les soumettant à l'épreuve des cas, où ils auront à démontrer leur opérativité et leur portée clinique*. Ainsi formulés, c'est bien d'une praxis de la théorie que s'orientent les enseignements des CCP, mais la chose reste parfois bien difficile à concevoir.

L'expérience nous montre que, du fait d'une confusion entre lire les textes et théoriser, et du mode de pensée occidental qui repose sur un paradigme résistant, la dichotomie entre théorie et pratique, la praxis de la théorie se trouve soumise à des forces disjonctives. La tension entre aspect théorique et aspect pratique, c'est aussi celle qu'a connue l'histoire de la tradition du zen jusqu'à ce que, au XIII^e siècle, maître zen Dōgen plaide en faveur d'une étude intense et attentive des écrits bouddhistes qui ne diffère en rien de la pratique de la voie de l'éveil, insistant sur le fait que la réalisation de la voie n'est autre que la doctrine bouddhiste.

Lorsque Lacan, lors de son séminaire, conseille de lire le *Parménide* de Platon, il prévient qu'en le lisant à travers les commentaires universitaires, le risque est de le situer dans la lignée des philosophes. Pour éviter cet écueil, il invite ses auditeurs à le *lire avec innocence*, mettant ainsi l'accent sur la spécificité d'une lecture des écrits analogue à celle que pratique le psychanalyste du texte d'un analysant, c'est-à-dire congruente à la

structure du langage et de l'inconscient, et permettant de dégager d'entre les lignes la logique d'un écrit dépouillé du voile du sens.

L'enseignement de Lacan dispensé à son séminaire nous est parvenu selon le principe qu'il avait choisi, par le biais d'une retranscription et même d'une réécriture par un tiers, Jacques-Alain Miller. Cette tradition, qui d'ailleurs se poursuit à l'EPFCL avec certains enseignants des CCP, constitue un dispositif intéressant, car il va dans le sens de ce que souligne, après Lacan, Alexandre Faure : le fait d'être entendu à côté. Souvenons-nous que c'est ce pas de côté dans l'entendement des symptômes des hystériques, cette « paranoïa réussie » de Freud qui a osé assumer de *penser à côté*, en rupture avec la médecine, qui a conduit à la naissance de cette nouvelle praxis, la psychanalyse. De même, n'est-ce pas le principe de base qui permet à un enseignement de prendre le risque ou d'avoir la chance, c'est la même chose, de produire des effets contingents, ni prédictibles ni maîtrisables, réservant ainsi une place à l'émergence d'un savoir inédit et à la survie du discours analytique ?

Pour en témoigner, rapportons cette expérience. Il arrive que l'écoute des enregistrements des séminaires de l'EPFCL, par exemple, couplée à une transcription ou une simple prise de notes, s'accompagne de moments fugaces, voire fulgurants, qui dévoilent une articulation nouvelle ou jette un éclairage nouveau sur la logique encore jamais aperçue du discours. Ce sont des moments précieux d'émergence d'un savoir. Il peut en aller de même en lisant les textes qui paraissent dans le *Mensuel*, aussi je vous invite à les lire... *avec innocence*.

Vous y découvrirez des textes sur la cure, sa fin, la place qu'y occupe le fantasme, et d'autres concernant les cartels, leur production, le *cartel-lisant*, pour reprendre le néologisme d'un des auteurs, les cartels de la passe et la question du *plus-un*, tous textes dont la bibliographie nous invite à nous replonger dans ceux de Freud et de Lacan. À travers les textes de la rubrique « Séminaire École » se déploie un questionnement sur les névroses de transfert, et sur la façon dont les psychanalystes tentent toujours de rendre compte de l'actualité de leur pratique, tout comme Lacan qui, trente ans après, critique le titre de sa thèse et y apporte une rectification fondamentale : « La psychose paranoïaque et la personnalité comme telle n'ont pas de rapport ; simplement pour ceci, c'est parce que c'est la même chose »... tout comme lire et pratiquer ? Alors, bonne pratique de lecture à tous !

Patricia Martinez

SÉMINAIRE EPFCL À PARIS

Actualité de la névrose

Claire Parada

Névrose de transfert *versus* névrose narcissique *

Que sont devenues les névroses de transfert ? Voilà la question qui nous est posée ce soir pour cette séance du séminaire École et que j'introduirai en revenant à Freud.

Je me suis demandé d'où vient et à quand remonte ce terme de « névroses de transfert » chez Freud. En vérité il est assez tardif, puisque j'ai relevé sa première apparition en 1913, dans une note de bas de page de son article « Le début du traitement ¹ ». Freud dit l'emprunter à Jung et le réserver exclusivement à la névrose hystérique et à la névrose obsessionnelle. Pour désigner ce qu'il appellera les psychoses, il utilise par opposition le terme de « névroses narcissiques », nous verrons pourquoi.

Voilà donc établis deux blocs que Freud distingue clairement et qu'il gardera jusqu'à la fin. D'un côté, les névroses de transfert avec l'hystérie et la névrose obsessionnelle, auxquelles il ajoute parfois la névrose phobique comme entité à part entière ou bien comme rattachée à l'hystérie, comme hystérie d'angoisse. D'un autre côté, la paranoïa, la démence précoce et la mélancolie, formant les névroses narcissiques.

Juste pour rappel, dans un premier temps Freud les avait toutes englobées sous le terme de « psychonévroses de défense ² » pour extraire les névroses psychogènes des théories de la dégénérescence très en vogue à l'époque et il faisait de la défense contre une motion pulsionnelle inconciliable, du refoulement donc, « le point nucléaire dans le mécanisme psychique des névroses ³ ».

Alors pourquoi choisir ce terme de « névroses de transfert » pour les distinguer des « névroses narcissiques », comme Freud le déplie dans son texte de 1915, « Vue d'ensemble des névroses de transfert ⁴ » ? Pense-t-il qu'il n'y a pas de transfert possible dans les névroses narcissiques ?

Pourtant, on ne peut pas dire tout à fait les choses comme ça. Il est vrai que, dans la démence précoce, « l'État anobjectif primitif de narcissisme ⁵ » rend particulièrement difficile d'envisager ce que serait une

relation transférentielle puisque pour Freud le transfert est une reproduction sur la personne de l'analyste du mode de relation d'objet du sujet. En revanche, il n'en est pas de même pour la paranoïa. Il y aurait bien du transfert puisque, dans le cas du président Schreber ⁶, il nous déplie les différentes déclinaisons de la relation d'objet qui peuvent découler de la défense contre la tendance homosexuelle constituante de la paranoïa. Le fantasme homosexuel s'écrit : « Moi (un homme), je l'aime lui (un homme). » Selon le mode de négation employé contre cette tendance, l'autre aimé peut devenir ou persécuteur, si la négation porte sur le verbe, ou objet d'érotomanie, si elle porte sur l'objet.

Bref, pour Freud le transfert existe bien, mais le risque qu'il devienne négatif et empêche le traitement est toujours présent. Pourtant, on peut dire que ça ne se vérifie pas dans la clinique, certes le risque existe mais ce n'est pas toujours le cas. On peut même ajouter que cela dépend beaucoup, pas entièrement bien sûr, mais beaucoup, de la place que l'analyste occupe, averti de ce risque. On ne peut pas nier que le transfert existe chez les sujets psychotiques, du seul fait qu'ils viennent s'adresser à des analystes pour qu'ils les aident à traiter ce qui les fait souffrir. C'est probablement à cette place-là, d'accueillir la façon dont ils se débrouillent avec le réel, que l'analyste a à se tenir, loin des interprétations sur les supposés désirs inconscients comme l'avait fait Freud à ses débuts dans le cas relaté dans « Nouvelles remarques sur les névroses de défense ⁷ ».

Donc, revenons à ma question : pourquoi « névrose de transfert » ? – outre cette disposition au transfert proprement analytique que le névrosé démontre. Penchons-nous sur la conception de Freud de la constitution de la névrose.

L'idée d'un transfert de la libido, au sens d'un transfert de fonds, est présente dès le début et concerne toutes les structures cliniques. Freud nous dit qu'une motion pulsionnelle incompatible avec le moi est rejetée et qu'alors se produit un retrait de la libido de la réalité. Dans les névroses de transfert, elle est transférée sur la représentation de chose dans l'inconscient, et dans les névroses narcissiques, sur le moi. Ce retrait de la libido produit une régression jusqu'à un point de fixation à un stade antérieur de développement qui a laissé des marques et qui perdure dans les autres phases. C'est ce point de fixation qui déterminera le choix de la névrose, qui est donc conçue ici comme un défaut d'accomplissement de la fonction sexuelle, le plein accomplissement étant la relation d'objet hétérosexuelle sous l'égide de la pulsion génitale unificatrice de toutes les pulsions partielles.

Freud situe la différence fondamentale entre névrose de transfert et névrose narcissique au niveau du rapport à l'objet. Dans la première, le rapport à l'objet est maintenu dans l'inconscient, même s'il est coupé du système préconscient-conscient, alors que, dans la deuxième, la libido se replie sur le moi.

En effet, « les névroses narcissiques remontent à des phases qui précèdent la découverte de l'objet ⁸ », nous dit Freud, à la phase de l'autoérotisme pour la démente précoce, à la phase de choix d'objet narcissique de type homosexuel pour la paranoïa et à l'identification narcissique à l'objet pour la mélancolie. Donc, on ne peut pas dire qu'il n'y a pas d'objet dans les psychoses, mais c'est un objet narcissique, du côté du même. Un petit autre imaginaire, dirait Lacan, qui ne fait pas fonction d'objet *a*, cause du désir.

Dans les névroses de transfert, le choix d'objet « par étayage » est déjà constitué. La libido attachée au premier objet d'amour perdu, interdit, a été transférée ailleurs sur d'autres objets, inaugurant ainsi la série métonymique des objets. Selon Freud, le mécanisme de transfert est donc crucial dans la relation d'objet, c'est bien parce que l'objet est perdu qu'il va causer le transfert libidinal et inaugurer la dialectique du désir.

Ce mécanisme étant en place, c'est ce qui va permettre que l'objet reste maintenu dans l'inconscient malgré le refoulement et la régression de la libido. La différence est que le sujet entretient avec lui un rapport fantasmatique ou symptomatique coupé de la réalité.

Pour qu'on puisse parler de transfert proprement dit, le retrait de la libido n'est pas suffisant, il faut qu'elle soit déplacée ailleurs, sur un autre objet. C'est comme ça que je m'explique le choix de Freud d'accoler le terme de transfert spécifiquement aux névroses, car il y est l'opérateur principal de la relation d'objet, alors que dans la psychose, avec son choix d'objet narcissique, on pourrait plutôt parler de projection-introjection imaginaire. C'est donc sur le modèle du choix d'objet par étayage que Freud construit sa conception du transfert analytique : le sujet transfère l'amour sur l'analyste sur le mode de son choix d'objet libidinal.

On retrouve également chez Lacan une différence dans le rapport à l'objet, quoique repris autrement. Dans la névrose, ce que le sujet vise dans le partenaire, c'est l'objet *a*, cette part perdue du fait de son entrée dans le langage et qui le laisse irrémédiablement manquant. Ce à quoi il se heurte, c'est à cet impossible de faire *un* qu'il met du côté de son impuissance et à l'impossible du rapport sexuel dont il ne veut rien savoir. Alors que le psychotique, cet objet, « il l'a dans sa poche », comme dit Lacan. Il a comme partenaire le grand Autre primordial non manquant, tout-puissant, ou des

petits *a* imaginaires qui peuvent être ou bien des appuis narcissiques bien-venus, ou au contraire des persécuteurs.

On retrouve cette même différence dans le transfert, où il s'agit pour l'analyste de ne pas se tenir à la même place. Autant dans la névrose l'analyste fait semblant d'objet *a*, cause du désir, ce qui pousse l'analysant à parler pour cerner le contour de cet objet *a* et saisir le désir comme causé par lui et non pas courant après lui. Autant dans la psychose l'analyste se tient comme représentant du grand Autre du langage, pour entrer dans le pacte de la parole, en évitant de venir à la place du grand Autre primordial. Cela ne veut pas dire, on le voit, qu'il n'y a pas de transfert, mais il n'est pas de même nature et ne sert pas aux mêmes fins. Dans la névrose, il sert à interpréter et à réduire la jouissance du sens ; dans la psychose, il sert à limiter la jouissance et à border le réel par la parole et les signifiants.

On peut conclure que la thèse de Freud sur la constitution de la névrose se base sur une conception normative et développementale de la sexualité. Cette dernière doit passer par un certain nombre de stades pour aboutir au dernier, le stade génital, et à une sexualité *hétéronormée*. La névrose est alors conçue comme une pathologie de la fonction sexuelle qui aurait subi des accidents dans sa construction (traumatismes réels ou non, fixation...), ce qui aurait pour conséquence qu'elle ne parvienne pas à sa pleine et entière maturité et qu'elle régresse à des stades antérieurs (oral, anal).

Lacan s'est démarqué de cette idée développementale de la sexualité, ce qui n'est pas sans conséquence sur sa conception de la névrose. En effet, très tôt dans son enseignement il revient sur cette idée de stade de développement selon laquelle il y aurait une progression de la libido aboutissant à son dernier stade génital, où l'objet total serait constitué. La pulsion n'est jamais que partielle, l'objet visé dans l'autre, l'objet *a*, l'est également, nous dit-il. Dans *Le Séminaire, Livre VIII*, il revisite les stades freudiens, qu'il situe clairement dans le champ de la demande et du désir, c'est-à-dire en rapport à l'Autre et au langage. Ils ne sont donc pas à prendre dans une visée de maturation naturelle, ajoute-t-il⁹. Chaque stade coexiste avec les autres, la pulsion est réinterprétée, au sens d'une langue à une autre, selon la demande orale, anale ou génitale, et va venir laisser des marques de jouissance. De plus, il n'y a qu'une seule libido, la libido phallique, pas d'Autre avec laquelle faire rapport. Donc, s'il y a une norme pour la sexualité, ce n'est pas celle du rapport hétérosexuel génital, mais bien plutôt celle qui découle du « pas de rapport sexuel » pour tous. L'idée de Lacan est que la névrose est une tentative de solution à « cette malédiction sur le sexe ».

Cette perspective relativise la dimension pathologique, clairement posée comme telle par Freud puisqu'il ne cesse d'utiliser le terme de « malade » à propos du névrosé. Ou alors il faudrait reformuler les choses en termes de « tous malades du langage », avec les conséquences que l'on sait sur la sexualité de l'être parlant, son rapport au désir et à la jouissance.

Dans le même ordre d'idée, ne pourrait-on pas dire que le dernier enseignement de Lacan a produit un remaniement similaire quant à la façon d'aborder la psychose ? L'introduction du nœud borroméen assouplit cette fracture entre les structures cliniques, névrose, psychose et perversion, ou tout au moins remet en cause cette idée de gradation de gravité entre elles puisque le nœud, on le fabrique. Il vaut peut-être mieux le fabriquer à quatre ronds, bien sûr, réel, imaginaire, symbolique et le quatrième qui les lie entre eux, mais ce quatrième n'est plus forcément le Nom du Père. D'autres éléments peuvent venir y faire suppléance. La frontière entre normal et pathologique est ici aussi remise en question, la psychose ne signant plus forcément la pathologie grave. On peut d'ailleurs rencontrer des sujets psychotiques se débrouillant bien mieux dans le social que certains névrosés. Cela tant que le nœud tient, bien sûr, car la décompensation psychotique reste tout de même plus abrupte et radicale.

Mots-clés : névrose de transfert, névrose narcissique, transfert et psychose, relation d'objet, choix d'objet, libido, névrose comme tentative de solution.

* ↑ Intervention au séminaire EPFCL « Actualité de la névrose », à Paris, le 16 janvier 2020.

1. ↑ S. Freud, « Le début du traitement » (1913), dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 2005, p. 82.

2. ↑ Cf. S. Freud, « Les psychonévroses de défense » (1894), dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1999.

3. ↑ S. Freud, « Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense » (1896), dans *Névrose, psychose et perversion, op. cit.*, p. 61.

4. ↑ S. Freud, *Vue d'ensemble des névroses de transfert, un essai métapsychologique* (1913), Paris, Gallimard, 1985.

5. ↑ S. Freud, « L'inconscient » (1915), dans *Métapsychologie*, Paris, Payot, 1978, p. 111.

6.  S. Freud, « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa » (1911), dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1981.
7.  S. Freud, « Nouvelles remarques sur les névroses de défense » (1896), dans *Névrose, psychose et perversion*, *op. cit.*
8.  S. Freud, *Vue d'ensemble des névroses de transfert, un essai métapsychologique* (1913), *op. cit.*, p. 32.
9.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, leçons des 15 et 22 mars 1961.

Sidi Askofaré

Le narcissisme à l'épreuve du transfert *

Je préfère le dire d'emblée, il y a un écart abyssal entre le titre que j'ai adressé, dans la précipitation, et le travail qu'il m'a paru nécessaire, d'abord, d'éclairer pour moi et, secondement, de proposer à l'élaboration collective de notre séminaire. Aussi, en lieu et place d'un exposé sur le narcissisme et le transfert, soit les deux notions qui sous-tendent le thème de notre soirée, il m'a paru plutôt préférable d'élucider un point qui m'a toujours paru énigmatique. Je m'en tiendrai, donc, à cette question préliminaire.

Maintenant, partons de la notion de « névroses de transfert » sur laquelle porte notre interrogation. Comme vous le savez sans doute, c'est paradoxalement à C. G. Jung que nous devons l'introduction, en 1907, de cette notion de « névroses de transfert » dans le lexique analytique, en tant que catégorie nosographique qu'il oppose à celle des « psychoses ». Il a fallu attendre quelques années pour que Freud s'approprie la notion, abandonne l'opposition entre « névroses toxiques » et « névroses psychogènes », et promeuve l'opposition devenue classique en psychanalyse : « névroses de transfert » et « névroses narcissiques ». On remarquera d'emblée que cette dernière opposition ne conduira guère à l'abandon de toutes les catégories nosographiques présentées comme des formes ou des types de névroses : névroses actuelles – névrose d'angoisse, neurasthénie et hypocondrie –, névrose de caractère, névrose d'échec, névrose de destinée, névrose traumatique, etc.

Cependant, je dirai que depuis la tombée en désuétude de la notion de « névroses narcissiques » – à laquelle Freud va substituer celles de psychoses, d'une part (entendues en un sens restreint : paranoïa et schizophrénie), et de « psychonévroses narcissiques », d'autre part (la mélancolie, pour l'essentiel) – et la reconnaissance par toute la communauté analytique de l'effectivité du transfert dans la psychose, l'expression de « névroses de transfert ¹ » est devenue l'équivalent exact des névroses freudiennes classiques : phobie, hystérie de conversion, obsession, pour respecter l'ordre freudien. Encore que, pour la phobie ou « hystérie d'angoisse », Freud lui

donnait déjà un statut à part. Lacan également, d'ailleurs, et ce dès ses « Complexes familiaux ²... », ce que nous retrouverons avec l'idée de Lacan qu'elle serait plutôt une « plaque tournante » entre névrose et perversion.

Il est remarquable que de sa « Vue d'ensemble des névroses de transfert » (1915) à ses articles nosographiques ultimes – « Névrose et psychose » et « La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose » (1924) – Freud ait conservé la même perspective sur les névroses dites de transfert. Je vous renvoie à la synthèse lumineuse qu'il en propose dans « Névrose et psychose ³ ».

Sur ce fond, je dirai que le thème qui nous rassemble ce soir, « Où sont passées les névroses de transfert », peut s'entendre au moins en deux sens.

Le premier sens est radical : il attesterait que nous ne savons plus reconnaître, voire qu'il n'existerait plus de « névroses de transfert ». Autrement dit, qu'on ne rencontrerait plus, dans notre pratique, les névroses, disons freudiennes, pour faire court. Elles ne seraient plus d'actualité. D'autres entités cliniques auraient pris leur place ⁴.

Le deuxième sens, sans aller jusqu'à l'obsolescence des « névroses de transfert », suggérerait plutôt l'idée que lesdites névroses de transfert ont changé, muté, ont pris de nouveaux visages.

Même si ces deux sens ne sont pas équivalents, on peut dire qu'ils participent d'un même mouvement contemporain de mise en question, voire, parfois, de mise en cause des catégories psychanalytiques. La mise en question est nécessaire et légitime parce qu'elle peut réveiller d'un sommeil dogmatique. Sans compter qu'elle participe de la tâche qui s'impose à tout psychanalyste de penser la psychanalyse. À ceci près qu'il faut faire attention à ne pas céder aux modes ou à la volonté d'inventer des concepts !

Autre chose est la mise en cause de ces concepts freudiens, parce qu'elle conduit souvent, pour ne pas dire toujours, à la mise en cause de la psychanalyse elle-même. Je pense ici très précisément à Marcel Gauchet, dont le travail de redéfinition de l'inconscient, dans son « Essai de psychologie contemporaine. L'inconscient en redéfinition », le conduit à la conclusion que la psychanalyse serait incapable de continuer à organiser le champ de la psychopathologie, dans la mesure où l'expérience de l'altérité qui tend à dominer désormais « déstabilise la figure accréditée de l'inconscient, son repérage culturellement établi ⁵ ».

Mais le philosophe M. Gauchet n'est pas psychanalyste, et par conséquent n'est pas, comme c'est le devoir de tout analyste, « responsable de la présence de l'inconscient » dans le champ scientifique et au-delà.

Si je reviens du côté des analystes, je dirais d'abord que le plus surprenant, à mes yeux, est que ce qui se présente comme un tropisme contemporain, soit l'idée que les « névroses freudiennes » seraient dépassées, voire disparues, accompagne la psychanalyse depuis fort longtemps. En effet, si l'introduction du narcissisme, en 1914, ne modifie la « nosographie freudienne » qu'à la marge – je pense à la nomination de la mélancolie des « maladies de l'idéal » comme des « psychonévroses narcissiques » –, tous les grands mouvements ou courants analytiques qui ont suivi, de l'*ego psychology* aux prétendus post-lacaniens, ont peu ou prou abondé dans le sens d'un déclin des « névroses de transfert » et de la promotion de catégories cliniques « nouvelles » : *borderline*, états limites, personnalités narcissiques, etc.

En France, paradoxalement, mais aussi très tardivement par rapport aux intuitions fulgurantes de Lacan sur la « grande névrose contemporaine » dans ses « Complexes familiaux... » (1938), c'est Sacha Nacht qui donne le *la* sur ce thème, dans son célèbre article de 1967, « Guérir avec Freud ». Un an avant l'« émoi de mai », il proposait en effet la lecture et l'analyse suivantes :

« Notre époque, écrit-il, permet généralement à l'individu une plus grande liberté de la sexualité, et les perturbations psychopathologiques que nous observons aujourd'hui découlent plutôt d'une agressivité excessive, mal contrôlée, comme en témoignent mille incidents de la vie quotidienne – altercations entre automobilistes, hargne à fleur de peau, besoin de critiquer tout et tout le monde, etc. Mais lorsqu'elle est réprimée, voire refoulée, cette agressivité est à l'origine des états dépressifs, dont le nombre semble augmenter de façon inquiétante. La dépression est le mal du siècle. C'est surtout le mal de vivre qu'elle exprime, cette *difficulté d'être* dont l'observation nous est devenue familière.

[...]

Dépressifs et caractériels sont les cas que nous observons aujourd'hui le plus souvent. Ils ont pris la place des névroses caractérisées – obsessionnelles ou phobiques, par exemple – auxquelles s'appliquaient les techniques mises au point et strictement définies par Freud⁶. »

Je soulignerai juste, pour l'instant, que S. Nacht procède à une double substitution : substitution de l'agressivité à la cause sexuelle et substitution de la dépression et des « troubles du caractère » aux « névroses de transfert ». Cependant, cette substitution est présentée comme un glissement et le terme de névrose s'applique également aux substitués et aux substituants. On peut se demander, dès lors, ce qu'est une névrose si on refuse de la réduire à une simple pathologie psychique.

Si j'ai fait ce détour par S. Nacht, c'est moins pour souligner l'importance ou l'originalité de sa thèse, que pour indiquer combien le mouvement du travail de Lacan s'est déployé dans un sens strictement inverse. En effet, comme je l'évoquais plus haut, c'est dès 1938, dans « Les complexes familiaux... », que Lacan soulignait le déplacement identifié par Nacht : « Ces névroses [celles de la fin du ^{xx}e siècle "qui ont révélé qu'elles étaient intimement dépendantes des conditions de la famille "'] depuis le temps des premières divinations freudiennes, semblent avoir évolué dans le sens d'un complexe caractériel où, tant pour la spécificité de sa forme que pour sa généralisation – il est le noyau du plus grand nombre des névroses –, on peut reconnaître la grande névrose contemporaine ⁸. »

Pour aller vite, je dirai que des « Complexes familiaux... » au *Mythe individuel du névrosé* (1952), Lacan s'efforce de montrer l'insuffisance de la seule référence à l'Œdipe pour rendre raison de la névrose. Selon lui, il convient de le compléter de « la seconde grande découverte de la psychanalyse, pas moins importante que la fonction symbolique de l'Œdipe – la relation narcissique ⁹. »

C'est dans ce cadre – celui de ses « Antécédents » – que Lacan a développé ses frayages autant sur ce qu'il avait commencé par appeler les « névroses familiales » que sur les « névroses de caractère », voire les « névroses d'autopunition » ou « névroses de destinée ».

Le remarquable et le surprenant restent que, contre toute attente, Lacan ne donnera plus suite à ce foisonnement de névroses pour réserver, tendanciellement, le terme de névroses aux seules « névroses de transfert ». Utilisant toutefois ce syntagme de « névroses de transfert » aux deux sens qu'on trouve chez Freud : celui du pluriel (les névroses de transfert : phobie, hystérie, obsession) et la névrose de transfert (la névrose artificielle constituée autour de la relation avec l'analyste et dans laquelle tendent à s'organiser les manifestations de transfert).

Je forme l'hypothèse qu'avec le début de son enseignement, en 1953, Lacan va abandonner la perspective psychopathologique qui fera les délices des tenants d'une conception médicale de la psychanalyse. En lieu et place de la névrose comme maladie, la considération de la structure (structure = langage) et la centralité de la castration (par rapport à l'Œdipe ravalé à son statut de mythe) vont entraîner un virage radical dans sa conception de la névrose. *Exit* la névrose-pathologie pour laisser la place à la névrose-structure et à la névrose dans son rapport aux discours, soit aux « relations sociales » et au lien social. Il nous faudrait plus d'un séminaire pour épeler les différentes élaborations de Lacan sur la névrose : la névrose-question ¹⁰ ;

la névrose-réponse¹¹ ; la névrose-défense, la névrose-structure ou forme d'assujettissement¹² ; la névrose-coalescence de la structure avec le sujet supposé savoir¹³ ; la névrose borroméenne (RSI + symptôme-père).

Je conclus.

Il semblerait qu'il y a un accord largement partagé chez les cliniciens, analystes compris, sur la migration des névroses de transfert vers des pathologies tout occupées par les phénomènes de corps, des « conduites alimentaires » problématiques aux pratiques dites addictives. Une sorte d'illustration clinique de « la montée au zénith social de l'objet [...] *a*¹⁴ », au point qu'on a pu vouloir substituer aux « névroses freudiennes », les « névroses *a*¹⁵ ».

Or, la prise en compte de la clinique contemporaine, qu'on rapporte cette dernière au « déclin social de l'imaginaire paternel », à la disparition des maîtres, à l'effacement des idéaux ou à la dominance d'une subjectivité séparée, individualiste, prédatrice et consommatrice, doit-elle nous conduire nécessairement jusqu'à l'idée d'une pure et simple disparition des « névroses de transfert » ?

En vérité, une telle thèse ne ferait qu'enterrer l'enterrement de la catégorie de névrose elle-même et, avec elle, de tous les modes d'assujettissements à la structure par lesquels le parlêtre se situe par rapport aux questions fondamentales relatives au sexe, à la mort, au père et au savoir¹⁶.

Mots-clés : névrose, névroses de transfert, (la) névrose, structure, Œdipe, narcissisme, castration, discours.

* ↑ Intervention au séminaire EPFCL « Actualité de la névrose », à Paris, le 16 janvier 2020.

1. ↑ Sur ce terme de « névrose de transfert », lorsqu'il est au singulier, une précision s'impose : Freud distingue les « névroses de transfert », catégorie classificatoire, nosographique même de la « névrose de transfert » qu'on pourrait qualifier, ici, de catégorie technique, à savoir la névrose artificielle qui se substituerait à la névrose « clinique », celle qui a précipité le sujet en analyse. Selon Freud, cette névrose-là n'est pas accessible directement à l'analyse, seule l'est celle dans laquelle l'analysant implique l'analyste. Lacan discute, voire conteste la notion de « névrose de transfert ». Il conviendrait de repérer à partir de quand et, surtout, pourquoi. On peut se demander néanmoins si ses propres élaborations sur la « complémentation du symptôme » par l'analyste et l'hystérisation nécessaire de l'analysant ne sont pas des avatars de ladite « névrose de transfert ».

2. ↑ « Il faut mettre à part la plus simple de ces névroses, c'est-à-dire la phobie sous la forme où on l'observe le plus fréquemment chez l'enfant : celle qui a pour objet l'animal. Elle n'est qu'une forme substitutive de la dégradation de l'Édipe, pour autant que l'animal grand y représente immédiatement la mère comme gestatrice, le père comme menaçant, le petit frère comme intrus. Mais elle mérite une remarque, parce que l'individu y retrouve, pour sa défense contre l'angoisse, la forme même de l'idéal du moi, que nous reconnaissons dans le totem et par laquelle les sociétés primitives assurent à la formation sexuelle du sujet un confort moins fragile. » (J. Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 74.)

3. ↑ « Les névroses de transfert, d'après le résultat de toutes nos analyses, viennent de ce que le moi refuse d'accueillir une motion pulsionnelle puissante dans le ça, et d'aider à son effectuation motrice, ou bien lui conteste l'objet qu'elle vise. Puis le moi se protège d'elle par le mécanisme du refoulement ; le refoulé se révolte contre ce destin, il se fait représenter, sur une voie où le moi n'a aucun pouvoir, par un substitut qui s'impose au moi par le détour du compromis, à savoir le symptôme ; le moi trouve son unité menacée et endommagée par cet intrus, poursuit le combat contre le symptôme, à la façon dont il s'était protégé de la motion pulsionnelle originaire, et le tout donne le tableau de la névrose. Rien n'interdit de penser que le moi, quand il a recours au refoulement, suit au fond les ordres de son surmoi, lesquels à leur tour procèdent pareillement d'influences du monde extérieur réel, qui ont trouvé dans le surmoi le moyen de se faire représenter. Toujours est-il que le moi s'est rangé aux côtés de ces puissances, qu'en lui leurs exigences sont plus fortes que les revendications pulsionnelles du ça, et que le moi est la puissance qui met en œuvre le refoulement contre cette participation du ça, et le consolide par le contre-investissement de la résistance. Au service du surmoi et de la réalité, le moi est entré en conflit avec le ça, et c'est ainsi que les choses se passent dans toutes les névroses de transfert. » (S. Freud, « Névrose et psychose » [1924], dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 2010, p. 283-284.)

4. ↑ C'est peut-être Marcel Gauchet qui en propose la présentation la plus claire : « La notion de névrose est remise en question. Comme on sait, elle est en passe d'être expulsée de la nosographie psychiatrique officielle. Ce n'est qu'un signe, mais ce constat public de décès n'en est pas moins expressif. Donnée plus substantielle, les séries ou les éléments cliniques dont la notion de névrose avait assuré la conjonction se disjointent de nouveau. Nous assistons à l'étonnante reviviscence de formes pathologiques "primitives" qu'on croyait définitivement dépassés. On voit resurgir, d'un côté une hystérie classique, convulsive (voire épidémiquement convulsive) et surtout dissociative – je songe à la stupéfiante épidémie de personnalités multiples dont l'Amérique du Nord est le théâtre et dont on se demande si elle va franchir pour de bon l'Atlantique. On voit revenir, d'un côté, des syndromes réputés purement affectifs, du style de l'attaque de panique, qui rappellent étrangement les descriptions de ce qu'on pourrait appeler les "pré-névroses" de la période 1860-1880. À quoi il faut adjoindre encore la réaffirmation de la spécificité de certains désordres de la pensée, du type de l'obsession ou de la phobie, qu'on commence à interpréter en termes de troubles de la pensée. Si l'on ajoute au tableau l'irruption des formes pathologiques nouvelles dont j'ai tenté de faire l'inventaire, on a la mesure du mouvement centrifuge qui est en train de disloquer le cadre hier encore reçu des névroses. Il apparaît de moins en moins susceptible d'une compréhension unifiée. » (« Essai de psychologie contemporaine II. L'inconscient en redéfinition », *Le Débat*, n° 100, 1998, p. 197.)

5. ↑ *Ibid.*, p. 200.

6. ↑ S. Nacht, *Guérir avec Freud*, Paris, Payot, 1971, p. 10-11.

7. ↑ J. Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », art. cit., p. 61.

8. ↑ *Ibid.*

9. ↑ J. Lacan, *Le mythe individuel du névrosé*, Paris, Seuil, 2007, p. 45.

10. ↑ « À faire saisir aussi que dans la coextensivité du développement du symptôme et de sa résolution curative, s'avère la nature de la névrose : phobique, hystérique ou obsessionnelle, la névrose est une question que l'être pose pour le sujet "de là où il était avant que le sujet vint au monde" (cette subordonnée est la propre phrase dont se sert Freud expliquant au petit Hans le complexe d'Édipe). » (J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 520.)

11. ↑ « Nous ne serons pas étonnés en effet de nous apercevoir que la névrose hystérique comme la névrose obsessionnelle supposent dans leur structure les termes sans lesquels le sujet ne peut accéder à la notion de sa facticité au regard de son sexe dans l'une, de son existence dans l'autre. À quoi l'une et l'autre de ces structures constituent une sorte de réponse » (J. Lacan, « La psychanalyse et son enseignement », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 451).

12. ↑ En guise de rappel : « C'est là vers quoi nous pouvons nous avancer, quoi que ce soit la zone la plus voilée de notre expérience. Car justement nous en avons le contrôle en ceci que par ces voies qui sont celles de notre expérience, voies que nous parcourons, le plus habituellement celles du névrosé, nous avons une structure qu'il ne s'agit pas du tout de mettre ainsi sur le dos de boucs émissaires. À ce niveau, le névrosé, comme le pervers, comme le plus psychotique lui-même, ne sont que des faces de la structure normale. [...] Le névrosé, c'est le normal en tant que pour lui l'Autre avec un grand A a toute l'importance. » (J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, séance du 13 juin 1962.)

13. ↑ « La coalescence de la structure avec le sujet supposé savoir, voilà ce dont témoigne chez le névrosé ceci, qu'il interroge la vérité de sa structure, et devient lui-même en chair cette interrogation. Bref, il est lui-même symptôme. » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, 2006, p. 388.)

14. ↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 414.

15. ↑ J.-J. Tyszler, *Actualité du fantasme dans la psychanalyse*, Paris, Stilus, 2019, p. 49.

16. ↑ D'où l'urgence qu'il y a à nous repencher sur le « discours de l'hystérique » qui constitue sans doute la catégorie lacanienne qui indexe le mieux l'irréductibilité du lien social à la névrose.

Sol Aparicio

Narcissisme et personnalité *

Quelques mots d'introduction.

Interroger l'actualité de la névrose suppose d'interroger son rapport au discours, étant entendu que la névrose en fait partie, qu'elle est, sinon un produit du discours, en tout cas intimement liée à lui.

Freud l'entendait ainsi lorsqu'il observait, dès 1910, une multiplication des névroses depuis le déclin de la religion. Ce que Lacan confirmait en parlant de la grande névrose contemporaine... C'était en 1938 ¹. L'aurait-il dit plus tard, alors qu'il voyait que l'Œdipe, dont Freud avait fait le complexe nucléaire de la névrose, ne tiendrait plus l'affiche ? Le fait est que si l'Œdipe finit par être réduit, dans son enseignement, au statut de mythe dû à l'hystérique, puis de symptôme, Lacan n'a jamais mis en cause l'existence de la névrose. Il l'a re-pensée, sans l'Œdipe. Il l'a aussi progressivement simplifiée. C'est ainsi qu'il parvient à évoquer la figure du sujet névrosé, hystérique ou obsessionnel, à la télévision avec pas plus qu'un bout de phrase, « un qui souffre de son corps ou de sa pensée... »

La référence à la névrose reste présente jusqu'à la fin de son enseignement – jusqu'à cette question frappante : la névrose est-elle naturelle ² ? (Qu'est-ce à dire ? Tous névrosés, alors ? Serait-ce une condition du parlêtre ?)

La névrose, au singulier, nous sert à désigner couramment les névroses dites de transfert. Pour aller vite, je dirai que les névroses de transfert sont les névroses tout court, ce sont celles auxquelles nous avons affaire, les « névroses analysables » – expression de Lacan ³. Il le rappelle en 1969 en affirmant que le névrosé est naturellement psychanalysant ⁴, puisque sujet au transfert.

(Malgré l'intérêt de la question, je laisse ici de côté la névrose de transfert entendue comme reproduction de la névrose dans le lien à l'analyste. En faisant la critique du contre-transfert, Lacan a montré que c'est

une névrose de l'analyste qui « s'évade dans le transfert dans la mesure stricte où il n'est pas au point quant au désir de l'analyste ⁵. » Dès lors que Lacan isole le désir de l'analyste, qu'il relève qu'il n'y a dans l'analyse qu'un sujet et que l'analyste y opère en tant que semblant d'objet, à la place de cette notion on trouve la structure du fantasme.

Freud d'ailleurs ne s'en sert qu'une fois, de façon nuancée, lorsqu'en 1914 il parle du maniement du transfert comme moyen pour « enrayer la compulsion de répétition ». La névrose ordinaire du sujet se trouve remplacée par une névrose de transfert, dit-il, en expliquant que le transfert crée « un domaine intermédiaire entre la maladie et la vie réelle » qui prend « les aspects d'une maladie artificielle [...], il est une tranche de vie *réelle* que des conditions particulièrement favorables rendent possible et qui a un caractère provisoire ⁶. »)

Que sont-elles donc devenues, les névroses de transfert ? Cette question interpelle l'expérience de chacun. Difficile de généraliser ! Comptons sur la discussion qui peut suivre.

Je dirais qu'elles se sont apparemment raréfiées. Apparemment, car il se peut que, répondant au goût de l'époque, elles se soient, par exemple, désinhibées. À la société du spectacle que Guy Debord épinglait en 1968 a succédé une société de la surveillance qui tend à effacer la frontière entre le public et le privé, effacement également manifeste dans le registre du sexuel. Se peut-il alors que les sujets névrosés se soient donc désinhibés, sans que la structure de la névrose ⁷, c'est-à-dire ce qui la définit comme telle, se trouve pour autant modifiée ?

Remarquons que, tout en prenant en considération l'effet de « la morale sexuelle civilisée » de son temps, Freud avait pris soin de souligner que cela ne répondait pas à la question portant sur l'étiologie de la névrose. Lacan abonde dans ce sens lorsqu'il suggère que c'est le refoulement qui produit la répression, et non pas l'inverse ⁸. Ce n'est pas parce que la société réprime – ni parce qu'elle ne réprime pas – que le refoulement se produit ⁹. Pour ce qui est de la névrose, la cause sexuelle l'emporte sur la cause sociale.

Or, si l'on peut se demander ce que l'expression « morale sexuelle civilisée » peut bien recouvrir aujourd'hui – « autres temps, autres mœurs », et les toutes récentes affaires, Matzneff ou Preynat, montrent qu'on le vérifie en moins de trente ans –, la doctrine analytique concernant la cause de la névrose n'a pour autant pas varié.

N'est-ce pas ce que nous dit Lacan en faisant valoir que, « à dire crûment la vérité qui s'inscrit des énoncés de Freud sur la sexualité, il n'y a pas de rapport sexuel ¹⁰ » ? La cause reste sexuelle, et freudienne, mais à la

place du complexe nucléaire de la névrose, vient le nœud du non-rapport sexuel ¹¹. Les sexes sont deux, il y a de l'Un sans l'Autre. Et si l'actuelle multiplication des genres doit y changer quelque chose, pour l'heure notre expérience clinique ne l'a pas encore attesté.

Parmi ceux qui viennent frapper à la porte d'un analyste, nombreux sont ceux dont la névrose ne paraît pas évidente. D'où l'idée que les névroses de transfert se raréfient. Elles deviennent un peu rares. Cela peut faire entendre qu'elles sont soit moins fréquentes, soit un peu étranges, énigmatiques – car non conformes à ce que nous savons de l'hystérie et de la névrose obsessionnelle ¹².

Si la névrose ne nous paraît pas évidente en écoutant le sujet qui commence à formuler sa demande, l'on peut bien sûr être amenés à penser à une pré-psychose ¹³. Mais cela peut aussi simplement vouloir dire que la névrose se présente autrement. J'ai dit : apparemment désinhibée. J'ajouterai maintenant : fragilisée, « narcissisée ».

C'est pourquoi on pourrait être tentés de reprendre la notion freudienne de névrose narcissique – sans pour autant trop vite en faire un synonyme de psychose. Freud avait bien affiné sa pensée à ce propos au fil du temps jusqu'à préciser que c'est à la mélancolie que cette dénomination convenait ¹⁴, mélancolie dont on sait combien le rapport à l'idéal peut, au niveau du phénomène, la rapprocher de la névrose obsessionnelle, même si nous considérons qu'au niveau de la structure il s'agit de paranoïa.

Plutôt que de revenir à la notion de névrose narcissique, je ferai donc un saut en avant pour prendre en compte les remarques plus tardives de Lacan concernant la personnalité. Ce n'est plus le discours qui l'occupe alors, mais la chaîne borroméenne, dont il fait une « tresse subjective » – ce qui peut être une autre façon de désigner le lien social. Il s'agit des remarques concernant l'équivalence que Lacan établit alors entre la psychose paranoïaque et la personnalité. C'est la même chose, nous dit-il, en corrigeant ce que laissait entendre le titre de sa thèse – dont il précise qu'elle datait d'un temps d'« avant qu'[il] ne soi[t] sur la voie de l'analyse ¹⁵ ».

Dans les deux cas, la psychose paranoïaque et la personnalité, le sujet noue à trois l'imaginaire, le symbolique et le réel, et n'est donc supporté *que* de leur continuité ; il est supporté par un nœud à trois, le nœud de trèfle. Lacan précise que les trois registres sont alors une seule et même consistance et il affirme : « C'est en cela que consiste la psychose paranoïaque. » D'où l'intérêt de la question portant sur la nécessité d'un quart élément. Lacan se demande s'il suffit que le nœud à trois se noue

borroméennement à trois autres pour que quelque chose de l'ordre du sujet se trouve supporté.

C'est une question qu'il développe alors de façon, il faut bien dire, surprenante, inédite, en faisant apparaître sur la scène trois paranoïaques. Il suggère la possibilité qu'à trois paranoïaques vienne se nouer un quatrième, au titre de « personnalité » faisant pour eux fonction de *sinthome*. Il a bien dit que la psychose paranoïaque et la personnalité, « c'est la même chose ». Mais cela ne l'empêche pas d'avancer que cette quatrième personnalité *peut* ne pas être paranoïaque mais névrotique.

C'est là que cela devient vraiment intéressant. Car Lacan va montrer que grâce au *sinthome*, il n'y a pas de « tous paranoïaques » – ce qui pourrait être le cas en son absence. Cela dit, cette idée d'un possible « tous paranoïaques » n'est pas tout à fait nouvelle. Souvenons-nous de ses premiers écrits. Lacan affirmait que la structure du moi est paranoïaque. N'est-ce pas ça, justement, la personnalité ? En tant que telle, elle n'est pas plus névrotique que psychotique. On pourrait dire qu'elle est simplement « moïque » – ou narcissique. Pour qu'elle devienne névrotique, il faut la présence de l'inconscient. Cela nécessite l'introduction du sujet – qui n'est pas le moi.

Lacan se demande donc si le quart terme, comme les trois autres, est une personnalité paranoïaque. Voici sa réponse : « Rien ne l'indique dans le cas [...] *qui est plus que probable, qui est certain* où c'est d'un nombre indéfini de *nœuds à trois* qu'une chaîne borroméenne peut être constituée. Ce qui n'empêche pas que, au regard de cette chaîne – qui dès lors ne constitue plus une *paranoïa*, si ce n'est qu'elle est *commune* – au regard de cette chaîne, *la flocculation possible de quarts termes*, dans cette tresse qui est la tresse subjective, [...] nous laisse la possibilité de supposer que sur la totalité de la texture, il y a certains points élus qui de ce nœud à quatre se trouvent le terme. »

La chaîne borroméenne constitue donc une tresse subjective et cette tresse subjective, Lacan la considère bien comme une paranoïa, non pas singulière mais « commune » – notion qui de nos jours, dans une société sujette non seulement à la surveillance déjà évoquée mais à la transparence, à la reconnaissance faciale, à l'espionnage informatique et aux théories du complot, n'étonnera personne.

Or Lacan poursuit. Il a dit qu'il y a des points élus dans la tresse subjective, des quarts termes qui sont des personnalités, des *sinthomes* non pas paranoïaques mais névrotiques. Il ajoute ensuite que cela nous donne « un aperçu sur ce qu'il en est de l'inconscient. » Puis, il éclaire cette affirmation

en indiquant qu'il y a « un lien du sinthome à quelque chose de particulier dans cet ensemble à quatre ». Il dessine alors un nœud où l'on distingue deux couples : celui où « le sinthome se relie à l'inconscient » et un autre où « l'imaginaire se lie au réel ». Nous avons ainsi non pas un nouage des trois registres I, S et R, mais un nouage particulier de ces quatre : le sinthome et l'Is, l'I et le R.

L'idée que je retiens, c'est que là où il y a un nœud avec les trois registres confondus, l'inconscient n'est pas. Et que c'est la présence d'un *sinthome* qui le fait apparaître, l'inconscient, qui le fait ex-sister à la place du symbolique.

Je termine.

Interroger l'actualité de la névrose nous amène à interroger la pratique, en particulier s'agissant du devenir des névroses de transfert, dont on peut dire que, à proprement parler, elles n'existent pas en dehors du cabinet de l'analyste.

Si la névrose de celui qui vient nous consulter n'est pas évidente, c'est qu'il nous arrive parfois de recevoir des personnalités. C'est l'analyste qui peut alors venir occuper la place de sinthome, ayant, si je puis dire, à sa charge de faire ex-sister l'inconscient. Ce qui est, de toutes façons, ce pour quoi il est là. Il pourra alors constater l'apparition d'une névrose de transfert qu'il n'avait pas perçue au départ !

* ↑ Intervention faite au séminaire EPFCL « Actualité de la névrose », à Paris, le 16 janvier 2020.

1. ↑ J. Lacan, « Les complexes familiaux », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 61. On peut considérer qu'en disant « la grande névrose contemporaine », Lacan nomme le « malaise dans la civilisation » freudien.
2. ↑ J. Lacan, *Séminaire, Le Moment de conclure*, inédit.
3. ↑ J. Lacan, *Séminaire, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, inédit, leçon du 3 février 1965.
4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006.

5. ↑ J. Lacan, *Séminaire, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse, op. cit.*, leçon du 3 février 1965 : « Là est la véritable question et là se pointe ce qu'on appelle plus ou moins légitimement "contre-transfert" et qui est comme il en est toujours dans la névrose de transfert : névrose de transfert dont on dit qu'elle est au ressort des analyses interminables. C'est vrai, et ce mot, ce n'est point en vain qu'il est homonyme et homologue du terme *névrose de transfert* pour désigner les névroses analysables. Et la névrose de transfert est une névrose de l'analyste : l'analyste s'évade dans le transfert dans la mesure stricte où il n'est pas au point quant au désir de l'analyste. »
6. ↑ S. Freud, « Remémoration, répétition, perlaboration », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1977, p. 113-114.
7. ↑ Structure déterminée par le refoulement, qui fait exister l'inconscient, et le retour du refoulé qui l'atteste dans les formations de l'inconscient.
8. ↑ J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974.
9. ↑ Freud le remarquait déjà en 1912 à propos du « ravalement de la vie amoureuse », quelque chose dans la nature même de la pulsion semble empêcher sa pleine satisfaction. Point de vue qu'il reprendra en 1929 dans *Malaise dans la civilisation*.
10. ↑ J. Lacan, « Compte rendu du Séminaire XIX », dans *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 240.
11. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, leçon du 20 janvier 1976.
12. ↑ Mais Freud qualifie à l'occasion l'inconscient d'énigmatique – voir l'article « L'inconscient » dans la *Métapsychologie* –, ce qui s'accorde avec la définition de l'énigme que propose Lacan, c'est l'énonciation.
13. ↑ Je garde toujours en tête la remarque du séminaire *Les Psychoses*, « rien ne ressemble autant à une symptomatologie névrotique qu'une symptomatologie prépsychotique. » Cf. *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 216.
14. ↑ S. Freud, « Névrose et psychose » (1924), dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Seuil, 1999, p. 283-286.
15. ↑ Cette remarque, dans la troisième leçon du séminaire *Le Sinthome*, est précédée de ceci : « C'est toujours de trois supports que nous appellerons en l'occasion *subjectifs*, c'est-à-dire *personnels*, qu'un quatrième prendra appui [...], au regard de ces trois éléments, le *quart* sera ce que j'énonce cette année comme le *sinthome*. » La question implicite dans ce bref paragraphe est la suivante : suffit-il que ce nœud de trèfle – où le R, le S et l'I sont « en continuité » – se noue borroméennement à trois autres pour que quelque chose de l'ordre du sujet se trouve supporté ? (Lacan rappelle que « le sujet n'est jamais que supposé », et il semble faire équivaloir « supposé » et « supporté ». Disons qu'il faut à la supposition un support.) Il reprend la question plus loin : « Si le *nœud à trois* est bien le support de toute espèce de *sujet*, comment l'interroger [...] de telle sorte que ce soit bien d'un *sujet* qu'il s'agisse ? »

Wanda Dabrowski

« L'irréductible névrose de transfert » et la fin de la cure * ?

Je vous propose, pour questionner la névrose de transfert quant à son actualité, de partir de cette constatation de Lacan dans le séminaire *L'Angoisse*, à propos de la névrose de transfert : « Mais il y a un problème de la fin de l'analyse – et ce n'est pas moi qui l'ai énoncé – qui tient à l'irréductible névrose de transfert dans une analyse, est-elle ou n'est-elle pas la même que celle qui était détectable au départ ¹ ? »

Cette question traverse tout son enseignement, à savoir ce qui est opérant dans l'analyse quant à sa finalité, et qui ne peut pas se limiter, comme il le dit en suivant, à une seule mise en forme de la névrose de transfert, comme résultat, qu'il qualifie d'ailleurs d'« assez perplexifiant ».

Après avoir indiqué que la névrose de transfert est chez tout un chacun – en témoigne Alcibiade qui aime Agathon –, Lacan pose plutôt la question ainsi par rapport au chemin parcouru dans l'analyse avec une certaine conception de l'analyse du transfert et son pendant, le contre-transfert : comment « y entrant malgré la névrose de transfert, on peut obtenir à la sortie la névrose de transfert elle-même ? »

Dans le *Séminaire XII*, il précise que la névrose de transfert à l'origine des cures interminables est « une névrose de l'analyste, [qui] s'évade dans le transfert dans la mesure où il n'est pas au point quant au désir de l'analyste ² ».

Ce sont les hystériques qui ont permis à Freud la découverte de l'inconscient, mais ce qui demeure comme découverte subversive, c'est bien le dispositif de la cure, dont les analystes ont la responsabilité. La position de l'hystérique, en tant qu'elle manifeste l'inconscient en exercice, est liée à la structure de langage, les S1 représentant le sujet pour les autres signifiants, ceux du savoir inconscient, qui eux ne représentent pas le sujet mais affectent son corps de jouissance. Si Lacan a produit le discours hystérique,

me semble-t-il, c'est en tant qu'il traduit le discours analysant. La névrose garde toute sa pertinence comme mode d'assujettissement à la structure.

Les sujets qui s'adressent aujourd'hui à un analyste témoignent d'un grand égarement quant à leur désir, voire, dans un contexte de délitement des liens, d'un individualisme féroce, collés qu'ils sont à leurs « plus de jouir ». Les symptômes témoignent de ce qui manque de jouissance ou de ce qui s'impose de jouissance. L'écart se trouve accentué entre la vérité de la jouissance qui s'obtient et les aspirations du sujet.

C'est bien le désir, l'amour et la jouissance qui sont mis en chantier dans le transfert, et dans la possibilité d'un nouage nouveau, pas sans le symptôme en tant que c'est ce que le sujet a de plus réel.

Dans les extraits précédents, Lacan interroge de façon radicale la possibilité ou non d'offrir une solution à la névrose, il se demande laquelle et comment. La voie du réel qu'il a privilégiée dans l'expérience analytique offre la possibilité de parvenir, par le recours à l'amour, à faire le nœud de la jouissance et du désir et cela de façon essentielle ; là est le cœur de l'analyse : la possibilité d'accéder à ce désir noué au symptôme, à l'inconscient et à l'amour.

Comment le programme inconscient du sujet peut-il se trouver affecté au point de modifier les conditions de satisfaction du sujet ? Je vais essayer de déplier en quoi c'est du réel que l'analyste opère et non de l'imaginaire.

Tout d'abord, je dirai qu'il s'agit dans l'expérience de passer par le modèle de la névrose dont parle Lacan dans le *Séminaire XII*, modèle qui peut s'appliquer à tout sujet qui veut en savoir un bout sur les conditions de son accès au désir et à la jouissance. Passer par ce modèle lui laisse chance d'en venir à un savoir inédit, non sans faire l'expérience d'un désir inédit.

La constitution du sujet se fait à partir du langage, et même de *lalangue*, qui vient de l'Autre. L'Autre fait intrusion par *lalangue* et cela s'accompagne d'une perte radicale de jouissance, avec ce reste que Lacan a nommé objet *a*. Et c'est cet objet qui commande le désir, objet cause du désir. Ce qui prévaut pour le désir qui se révèle fluctuant et incompatible avec la parole, ce n'est pas son objet mais sa cause et cette cause « antécède le sujet ». Elle est liée à l'opération langagière et c'est pour cela qu'on peut dire que le sujet est effet de langage et que c'est dans le résidu, dans le reste de l'opération que se situe la cause du désir, qui répond ainsi d'une perte de jouissance. La castration est réelle, et cette perte de jouissance s'accompagne d'une perte d'être qui tient à la sexuation.

La névrose est une question sur l'être, plus précisément une question que le sujet pose avec son être, sujet qui se trouve donc déterminé du fait de l'Autre. Lacan a montré dans « Position de l'inconscient ³ » que ce n'est pas à L'Autre que le sujet est aliéné mais à cette part de lui-même qu'il perd, *a*, et qu'il veut retrouver dans l'Autre auquel il impute cette perte.

De ce fait, le désir du sujet (d'être déterminé par l'Autre) en tant que métonymie du manque à être se trouve appendu au désir de l'Autre, et en cela la névrose est non seulement une question, mais aussi une réponse. Chez le névrosé, il y a la croyance qu'un objet pourrait être adéquat à son désir, ce qui témoigne du fantasme à l'œuvre où il y a coalescence avec l'objet. Il y a confusion quant à l'objet du désir.

Le sujet, dans la quête de retrouver une unité, fait s'équivaloir sa demande à son désir, et va supposer à l'Autre dans le transfert du savoir quant à la question relative à son être et à ce qu'il désire.

Ainsi, la névrose de transfert constitue ce temps nécessaire de la mise en place du transfert et du sujet supposé savoir, le névrosé suppose qu'il y a des vérités cachées que l'Autre recèle, autrement dit, il suppose s'entre ces vérités cachées. Cette supposition de savoir constitue le cœur de la névrose de transfert.

Ainsi, le moteur du transfert est un amour non réciproque qui s'adresse au savoir et qui œuvre à la rencontre entre le désir inconscient du sujet et l'analyste comme partenaire – celui auquel je suppose le savoir, je l'aime. C'est un amour qui part du désir inconscient du sujet et qui s'adresse à la supposition de savoir du côté de l'analyste. Il y a donc une dissymétrie dans les positions du désir de l'analysant et de l'analyste. Ce qui fonde le sujet supposé savoir, c'est cette supposition faite à l'Autre du savoir, mais ce savoir est du côté de l'inconscient du sujet en analyse. L'analyste ne se réduit pas à être le substitut d'un personnage de la vie infantile du sujet.

L'analyste n'est pas le sujet supposé savoir, mais il le prend à sa charge, il soutient sans lui donner une réponse possible, le savoir, lui, est du côté de l'inconscient du sujet, d'où il s'agit de faire émerger les signifiants inconscients pour produire des signifiants maîtres.

Cet amour adressé au savoir, authentique, comporte une dimension de tromperie, qu'il ne convient pas de dénoncer, loin de là, parce que c'est le moyen pour le sujet d'accéder à ce qui en constitue l'autre face, c'est-à-dire la vérité de son désir inconscient. Il s'agit dans le transfert de la mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient. Mais l'analyste est averti de cette tromperie et c'est ainsi que le sujet supposé savoir intervient en tiers dans la relation analysant-analyste et est corrélé au désir de l'analyste.

Pour aborder le devenir de cette supposition de savoir dans le transfert, je vais m'appuyer sur le séminaire *D'un Autre à l'autre*, où Lacan précise que « la supposition du sujet supposé savoir » fait le névrosé « naturellement psychanalytisant », parce que cette supposition constitue « en soi-même, avant toute analyse, le transfert ». Donc, si l'analyste permet la mise en place du sujet supposé savoir, son opération va consister à pratiquer la coupure, et le jeu et l'enjeu de la cure tournent autour de cette coupure. Coupure pour détacher, séparer la supposition du sujet supposé savoir de la structure.

En effet, je cite Lacan : « La coalescence de la structure avec le sujet supposé savoir, voilà ce dont témoigne chez le névrosé ceci, qu'il interroge la vérité de sa structure, et devient lui-même en chair cette interrogation ⁴. » Il le démontre chez l'obsessionnel avec la supposition du maître increvable et chez l'hystérique le savoir de la femme sur le désir, la force de la supposition chez le névrosé.

Cela convoque l'acte de l'analyste pour séparer la supposition de la structure inconsciente en jeu, ouvrant ainsi à la possibilité d'une solution à l'inertie, à la fixation, inhérentes à la répétition.

L'analyste comme objet, semblant d'objet *a* tout au long de la cure, va incarner la coupure. L'analyse articule l'objet *a* en tant que cause du désir et comme manque, mais aussi comme plus-de-jouir, qui localise une jouissance. D'une part, l'analyste semblant d'objet *a* concerne l'objet du fantasme du sujet, il se loge à la place de l'objet du fantasme du sujet pour se faire la cause du désir. L'analysant cède l'objet *a* à l'analyste, le temps de la cure. D'autre part, l'objet *a* est ce qui concentre la jouissance du sujet. C'est cette fonction de coupure tout au long de la cure qui permet, me semble-t-il, de ne pas en rester à la névrose de transfert.

L'analyste, pour le sujet analysant, c'est l'Autre. Mais l'analyste ne se prend pas pour l'Autre et, pour cette raison, il répond à la quête de l'objet *a* dans l'Autre en occupant la place de semblant d'objet. La fin de l'analyse dépend de la traversée du fantasme, dont l'usage consiste à sustenter l'Autre et à se détourner de la castration, pour faire tomber cet Autre supposé, censé receler l'objet du fantasme.

Ce qui est à attendre d'une analyse est de l'ordre du savoir. L'inconscient est savoir, mais savoir sans sujet, savoir auquel a été supposé un sujet qui n'y est pas. Du sujet supposé savoir au savoir supposé sujet.

Mots-clés : névrose, transfert, sujet supposé savoir, semblant d'objet a.

* [↑](#) Intervention au séminaire EPFCL « Actualité de la névrose », à Paris, le 16 janvier 2020.

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 326.

2. [↑](#) J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 3 février 1965.

3. [↑](#) J. Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 829-850.

4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 388.

TRANSMISSION DE LA PSYCHANALYSE ?

Marie Leggio

De l'exil dans l'analyse lacanienne... passer la frontière et en tirer les conséquences *

« Le point en question dans la psychanalyse, [...] cette frontière sensible entre savoir et vérité, on ne fait pas mieux ¹. »

« L'analyse ne consiste pas à ce qu'on soit libéré de ses sinthomes [...] l'analyse consiste à ce qu'on sache pourquoi on en est empêtré ². »

C'est à partir de ce qui fait la spécificité de la psychanalyse et de son éthique, le fil de la passe clinique, que j'ai choisi d'aborder ce thème de la Première Convention européenne : « Le dire des exils ». Envisageons-le sous l'angle de la clinique analytique, partant de ce seuil qui ouvre à la séquence finale et fait de l'analyse « une thérapeutique pas comme les autres ³ ». Passer la frontière est un jeu de mots pour convoquer ce battement logique parmi ceux qui s'opèrent dans l'expérience analytique, où quelque chose de l'ordre de l'exil s'impose. J'interroge donc ce tournant final qui peut conduire à la conclusion de la cure ; ce qui n'est ni automatique, ni systématique. L'expression « et en tirer les conséquences » signalant, en outre, l'écart entre ce qui de la frontière du fantasme peut être reconnu par-delà son aperçu. Ou comment le sujet répondra-t-il de cet aperçu. En jeu, *via* la traverse analytique, un nouvel exil ⁴ pour évoquer ce qui de la position du sujet, entendons son rapport à la jouissance et au réel, s'est transformé.

De l'exil au fondement de l'expérience humaine

Du point de vue de la psychanalyse lacanienne, l'expérience humaine se spécifie de l'affliction par le langage ; ainsi, c'est de structure que le « chancre ⁵ » langagier, commun au parlêtre, le condamne à l'exil. Une perte irrémédiable est inhérente à la constitution du sujet et à la structure du parlêtre. *Troumatisme*, indique Lacan ⁶ : dès lors, « tous, nous inventons un truc pour combler le trou dans le Réel ». On pense au montage du fantasme,

ainsi qu'à la fonction du symptôme pour le sujet de la névrose. Aspect fondateur de la condition humaine, l'exil est d'origine. Or, l'analyse ne convoque-t-elle pas précisément ce nœud de l'expérience humaine du « y a pas de rapport sexuel ⁷ », notamment à travers ce qui du trou dans l'Autre, $S(A)$, se rencontre ? L'expérience de la passe serait mise en lumière de ce fait de structure ; Lacan l'évoque comme suit dans sa Proposition de 1967 : « Dans ce virage où le sujet voit chavirer l'assurance qu'il prenait de ce fantasme où se constitue pour chacun sa fenêtre sur le réel, ce qui s'aperçoit, c'est que la prise du désir n'est rien que celle du désêtre ⁸. »

Alors, que nous enseigne ce fil analytique, qu'est la passe, sur le dire des exils ? Interrogeons-la comme seuil décisif qui ouvre à l'expérience renouvelée de l'exil, qu'est l'analyse poussée à son terme ; c'est l'hypothèse explorée. Le fantasme y étant appréhendé comme frontière en jeu. En question, l'éthique du sujet convoquée dans ce qu'il admettra de ce qui surgit là, tel un éclair, du « point où le savoir assuré déclare radicalement forfait ⁹ ».

L'analyse, une expérience renouvelée de l'exil... mais jusqu'où ?

« Un sujet analysé serait celui qui a reconnu le mur du fantasme comme on dit reconnaître les lieux, qui a découvert les coordonnées essentielles de son rapport à l'Autre, et même de son rapport de jouissance à l'Autre ¹⁰ », pose Danièle Silvestre.

Mais la vue prise sur ce mur ira-t-elle jusqu'à la reconnaissance par le sujet de sa mise et l'extraction de l'objet qu'il pensait être pour l'Autre, ainsi que de l'intentionnalité qu'il lui prêtait ? Sur le chemin de l'exil de cette orientation par le fantasme, le passant ira-t-il jusqu'à admettre, au-delà de ce qu'il a aperçu de sa « fixation de vérité ¹¹ », ce qui relève du « pas-tout du savoir ¹² » ? Passer la frontière n'implique pas nécessairement d'en tirer les conséquences.

Dans divers articles de l'ouvrage *Retour à la passe*, Colette Soler souligne la distinction entre la construction du fantasme et sa traversée. Si la première est « mise au point, au sens photographique du terme, du postulat dont le sujet s'assure, [...] la seconde peut être évoquée quand le sujet ne croit plus à sa fiction mais y reconnaît simplement sa mise ¹³ ». Elle précise : « Tant que le sujet prend la fiction du fantasme pour le réel il n'y a pas de traversée ¹⁴. » Le sujet continue à jouir de la vérité, sans « soupçonner quel est l'objet en jeu dans sa propre manœuvre ¹⁵ ». Elle conclut : « La construction du fantasme ne fait pas déconsister l'Autre, ne le fait pas désêtre. La traversée, au contraire, ferait apercevoir que la jouissance ne se

trouve pas dans l'Autre, mais qu'elle est du sujet ¹⁶ » ; dans ce cas, la conviction fantasmatique a chuté, son aspect imaginaire est apparu au sujet. Diverses « positions finales ¹⁷ » ressortent ainsi de l'expérience. La chute de l'Autre amenant dans certains cas à conclure à une affirmation qui inclut les limites du savoir. En jeu dans l'analyse donc, le consentement à ce qui du savoir touche à l'impossible et ne peut que s'inventer, *via* cet exil renouvelé jusqu'au « tra-jet-dire analytique ¹⁸ », par-delà l'aperçu du « trajet-dits ».

Néanmoins, c'est dès l'entrée que de l'exil s'impose au sujet dans l'analyse ; il y est expulsé de ce qu'il tente de dire, l'association dite libre le situant dans cette dimension de perte qui le constitue. *Via* l'offre analytique et l'éthique du bien dire, il se dépouille de ses identifications majeures à l'usage de la parole sous transfert ; son rapport aux mots, passés par l'Autre, s'en trouve modifié. Des signifiants-clés tombent ; l'expérience analytique opère « une transformation du rapport à la langue ¹⁹ », ainsi que l'énonce Barbara Cassin interrogée sur « le dire des exils ». S'intéressant à l'intraduisible dans la traduction, elle explore le « passage d'une langue à une autre » précisément en termes de « dialectique de la frontière ²⁰ », celle-ci étant appréhendée comme « un seuil qui ne laisse pas les choses en place ». Elle conclut : « Les frontières sont des effets de position, de points de vue. »

Se savoir exilé d'un savoir assuré et y consentir : à sujet transformé, nouvel exil ?

Ainsi, à mesure que l'analysant construit le texte de sa tragédie, son point de vue change ; à un moment contingent de l'expérience, de l'intraduisible, du pas tout déchiffrable peut lui apparaître, court-circuitant le sens fantasmatique mis au jour. Des points obscurs non résorbables dans le champ du signifiant finissent par s'entrevoir ; ils s'éprouvent encore et en corps, dans ce qui s'indique du plus singulier. *Via* le pas-tout inscriptible dans l'historiole et le versant incurable du symptôme, du hors-sens se fraye jusqu'à déchirer ce voile de l'illusion d'un savoir assuré par le montage fantasmatique. Les effets thérapeutiques de l'analyse, d'ores et déjà majeurs, et les bouts de savoir acquis s'a-vèrent emprunts de l'impossible. Dans ce cas, le virage mène à une conclusion marquée du « savoir de l'impossible ²¹ ». Mais quel chemin de traverse avec ce qui s'écrit dans l'analyse ?

Selon Andrew Lewis, « l'expérience analytique produit l'écriture d'une singularité absolue qui sous-tend le passage d'analysant à analyste ²² » ; propos non sans résonance avec la formule extraite de l'argument de cette convention d'un dire des exils qui « va au savoir singulier de l'exil structural ²³ ». C'est ainsi l'affirmation d'un dire qui fait coupure, notamment avec

l'orientation étriquée que donnait le fantasme, qui est impliquée dans ce nouvel exil ; cette trou-vaie²⁴, de l'ordre de la différence absolue²⁵, convoque tant l'issue de la traverse que le point d'origine. Point de non-retour, elle ne fait pas le destin, ni n'advient comme mot de la fin qui recouvrerait le trou ; plutôt ouvre-t-elle à ce que le trajet se poursuive dans une direction autre, à partir d'une position nouvelle, délestée de la croyance dans un Autre de la garantie. À l'œuvre, un consentement à continuer le chemin, à sa façon, à partir de ce dessillement inédit et de ce qui s'est délié du rapport au fantasme et à la langue.

Si l'analyste est exilé, c'est donc d'être séparé de son fantasme ; certes, ce qui s'est dévoilé de l'orientation qu'il donnait « ne le désamorce pas après la cure²⁶ », néanmoins le sujet s'est réveillé à quelque chose de son exil du rapport sexuel. C'est un changement radical dans la vie. Le rapport au symptôme est aussi transformé, des « restes indépassables²⁷ » apparaissent, mais avec lesquels il sait désormais y faire. Au-delà de la réduction symptomatique qui donne satisfaction, il en connaît un bout sur les modalités de son empêchement, ce qui représente un allègement crucial. De l'insu résiduel se manifeste, mais qui n'est plus sustenté par la demande transférentielle, ni ne la sustente ; elle n'est plus.

Un nouvel exil est en jeu à partir de ce virage éthique, dont la traverse a pris fin dans ce cas, d'une affirmation qui porte la marque consentie au pas-tout du savoir.

Ainsi, si l'analyse convoque l'exil au cœur du parlêtre et le renouvelle, quand elle va à la « conclusion d'impossibilité²⁸ », c'est le rapport même du sujet à l'exil, à la béance et à ce qui cause donc, qui est modifié. Il se situe différemment quant à ce qui de sa singularité s'est extrait dans l'analyse. La passe à l'analyste dépend de cette mutation subjective ; le transfert à la psychanalyse, le désir de savoir et de participer au travail d'École en sont aussi effets.

En résumé

J'ai abordé l'analyse comme une expérience renouvelée de l'exil au sens où, au un par un, du nouveau s'y passe et en advient ; est à l'œuvre l'inimaginable qui convoque le point de réel dans le symbolique. Ce « lieu-trou²⁹ », d'où le sujet s'origine d'avoir été en exil du réel avec le langage, s'y dévoile. En question dès l'entrée, le point de disjonction entre savoir et vérité, sur lequel se tient le discours analytique. À l'issue de la cure a-menée à son terme, le rapport au savoir du sujet, c'est-à-dire à ses modalités privilégiées de jouissance, s'en trouve radicalement modifié. Le sujet est

transformé, il a migré ; il se sait exilé d'un savoir assuré et y consent. Dans l'intervalle, c'est le rapport à l'Autre, notamment du transfert et par-delà du fantasme, qui est touché. L'Autre a chuté. Le détachement de l'objet cause s'est avéré ; il est apparu au sujet comme « faisant trou dans le savoir ³⁰ ».

Plusieurs issues et « types ³¹ » logiques de conclusion existent ; le virage au « savoir sur l'impossible ³² » n'étant pas assuré. C'est précisément cet écart et ses conséquences, tant sur le plan du sujet que sur celui de la psychanalyse, entre construction du fantasme et traversée, que j'ai souhaité ouvrir à la question. Ou comment le sujet répond-il de cet aperçu ? Ce qui souligne l'enjeu éthique, caractéristique de l'offre analytique, et fait place à la réinvention ³³ au programme de l'analyse ; non sans soulever la question de sa transmission, ou de ce qui peut se transmettre de la psychanalyse. Ce qui, enfin, convoque la nécessité du concept d'École dans l'option lacanienne et de supports, telles cette journée et cette Première Convention européenne, à son expérience originale.

Mots-clés : éthique de la psychanalyse, exil, fantasme, passe, pas-tout du savoir.

* ↑ Texte issu de l'évènement préparatoire à la 1^{re} Convention européenne de l'IF-EFFCL, « Le dire des exils », pôle 9, Rennes, juin 2019.

1. ↑ J. Lacan, « Entretiens de Sainte-Anne, le 4 novembre 1971 », dans ...*Ou pire, Le Savoir du psychanalyste, 1971-1972*. Voir le site : Staferla, p. 5.

2. ↑ J. Lacan, *Le Moment de conclure (1977-1978)*, séminaire inédit, leçon du 10 janvier 1978. Voir site : Staferla, p. 30.

3. ↑ J. Lacan, « Variantes de la cure-type », dans *Écrits I*, Paris, Seuil, 1966, p. 323.

4. ↑ Trouvaille que je propose en évocation au « nouvel amour » posé par Lacan à la fin de l'analyse. Ce que C. Soler précise comme suit en page 533 de l'article « Quelle fin pour l'analyste ? » (dans *Retour à la passe*, Paris, Forums du Champ lacanien, 2000) : « Il s'agit d'un amour vrai. [...] un amour qui finit par dire le vrai sur l'amour [...] c'est-à-dire qu'il se déploie dans un procédé tel qu'à la fin il délivre une idée sur ce que c'est que l'amour. En ce sens, il s'agit bien d'un nouvel amour. »

5. ↑ J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », 4 octobre 1975, dans *Le Bloc-Notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.

6. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 19 février 1974. Voir le site : Staferla, p. 57.

7. ↑ *Ibid.*

8. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 254.

9.  J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir » (1960), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 801.
10.  D. Silvestre, « Le mur du fantasme », dans *Retour à la passe*, op. cit., p. 399.
11.  C. Soler, « Conclusions », dans *Retour à la passe*, op. cit., p. 603.
12.  C. Soler, « Leçons cliniques de la passe », dans *Retour à la passe*, op. cit., p. 453.
13.  *Ibid.*, p. 455.
14.  *Ibid.*, p. 572.
15.  C. Soler, « Postulat et conclusion », dans *Retour à la passe*, op. cit., p. 583-584.
16.  *Ibid.*, p. 585.
17.  *Ibid.*, p. 599-607.
18.  Mot d'esprit que j'emprunte à Cédric Bécavin, proposé à l'occasion de l'atelier de lecture de textes « Le savoir du psychanalyste » à Angers (Pôle 9 Ouest) cette année (2018-2019).
19.  B. Cassin sur « Le dire des exils » interviewée par Elisabete Thamer, 2019, chaîne Youtube de l'EPFCL-France.
20.  B. Cassin, dans une conférence sur « L'avenir de nos frontières » au MuCEuM (Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée), Marseille, 2016.
21.  C. Soler, « Quelle fin pour l'analyste ? », art. cit., p. 543.
22.  A. J. Lewis, L. Rodriguez et M. Williams, *Quel désir est en jeu dans la passe ?*, *Passes et impasses dans l'expérience psychanalytique*, Actes du Rendez-vous international, Paris, Forums du Champ lacanien, 2000, p. 45.
23.  C. Soler, Argument à la Première Convention européenne IF-EPFCL, « Le dire des exils », Paris, 2019.
24.  Je propose ce *Witz*, avec cette écriture, que je continue d'explorer et de faire jouer au gré de mon *work in progress* ; précédents travaux sur ce point : « Du... devoir de prêter de l'inter » (*Mensuel*, n° 125, février 2018) ; « De l'offre analytique... au seuil inaugural d'une question ? » (juin 2018, Revue *Tu peux savoir* du site web du pôle 9 Ouest).
25.  Cf. sur ce point l'article de Luis Izcovich, « Le désir de l'analyste et la différence absolue », *L'en-je lacanien*, n° 20, Toulouse, Érès, 2013, p. 95.
26.  C. Soler, lors des Journées nationales de l'EPFCL-France, « Les symptômes de l'inconscient », Paris, 2018.
27.  D. Silvestre, « L'entrée par la passe », dans *Retour à la passe*, op. cit., p. 393.
28.  C. Soler, « Leçons cliniques de la passe », art. cit., p. 452.
29.  R. Miralpeix, *Les Dits de la convention I, De quelle patrie sommes-nous exilés ?*, 2019.
30.  C. Soler, « Les conditions de l'acte, comment les reconnaître ? », *Wunsch*, n° 8, Bulletin international de l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien, mars 2010, p. 21.
31.  C. Soler, « Conclusions », art. cit., p. 599-607.
32.  C. Soler, « Le moment de passe », dans *Retour à la passe*, op. cit., p. 569.
33.  Je fais aussi allusion ici au propos de J. Lacan : « La psychanalyse est intransmissible. [...] pour le fait qu'il faille que chaque analyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer » ; dans 9^e Congrès de l'École freudienne de Paris sur « La Transmission », *Lettres de l'École*, n° 25, vol. II, 1979, p. 219.

Marie-José Latour

« + 1 » : un compte de fiction * ?

1

C'est en présentant au cartel ¹ le texte où Lacan, en 1965, rend hommage à Marguerite Duras ² – après la parution, l'année précédente, de son roman *Le Ravissement de Lol V. Stein* ³ – que j'ai eu l'occasion de noter les considérations majeures sur l'articulation entre le chiffre et la lettre qui s'y trouvent. Bien sûr, Victor Hugo avait déjà signalé dans une préface fameuse à un de ses recueils, *Les Rayons et les ombres*, qu'il n'y avait « aucune incompatibilité entre l'exact et le poétique ». Il écrivait : « Le nombre est dans l'art comme dans la science. [...] L'esprit de l'homme a trois clefs qui ouvrent tout : le chiffre, la lettre, la note. Savoir, penser, rêver. Tout est là ⁴. »

Notons qu'au moment où Lacan salue remarquablement celle qui s'avère savoir sans lui ce qu'il enseigne, il est d'une part aux prises avec les fondements mêmes de la psychanalyse, que ce soit à travers ses concepts fondamentaux (Séminaire XI) ou ses problèmes cruciaux (Séminaire XII), et il n'hésite pas d'autre part à recourir à ce qu'il apprend d'un autre champ pour éclairer le champ que nous appelons aujourd'hui lacanien, et qui spécifie notre école de psychanalyse.

Je dis juste un mot sur le fond du texte de l'hommage à Marguerite Duras, afin d'y situer la formule de mon titre. Lacan note que les deux mouvements de l'équivoque du ravissement – extase et rapt – se nouent dans un chiffre qui se révèle dans ce nom savamment formé Lol V. Stein. Trois initiales qui font le chiffre du texte. La remémoration de la scène qui fait l'objet du roman est « le ravissement de deux en une danse qui les soude, et sous les yeux de Lol, troisième, avec tout le bal ⁵ ». La répétition de ce ternaire est mise en parallèle avec, au moins, un autre ternaire écrit quatre siècles plus tôt par Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, dans la nouvelle X de *l'Heptaméron* ⁶. Lacan salue à ce propos le sérieux de la convention technique de l'amour courtois, qui est, précise-t-il, autre chose qu'« un compte de fiction ⁷ ». Ce que dans un premier temps j'avais lu comme une heureuse conjonction du chiffre et de la lettre m'est apparu

beaucoup plus opaque à une lecture plus soutenue. Il y aurait donc à éclairer ce passage particulièrement complexe.

Conter et compter ont la même étymologie, ils viennent de *computare*, calculer, énumérer, dresser la liste. Lacan est revenu à plusieurs reprises sur cet apprentissage particulier qui n'a rien d'empirique, et dont il souligne à Baltimore en 1966 ⁸ la difficulté, se satisfaisant d'avoir appris à ses élèves à compter jusqu'à 5 !

Si un compte de fiction est *a minima* un nouage du chiffre et de la lettre, cela a-t-il une quelconque pertinence dans l'éclairage de la fonction du plus-un dans le cartel ?

2.

Plutôt que par le Plus, commençons par le Un. Ce Un qui, quoiqu'il en ait l'air, n'a donc rien d'unique, participant autant du langage que du calcul. Chiffre, nombre et signifiant, le Un s'avère multiple. Pour les Grecs de l'Antiquité, il n'était pas tant un nombre que ce par quoi le nombre est ⁹.

Il y a dans notre système de numération dix chiffres qui servent à écrire tous les nombres. Les chiffres sont en quelque sorte les lettres des mathématiques, alors que les nombres seraient plutôt les mots. C'est un long chemin qui mène du compte au nombre. Passer d'un couple de faisans au nombre 2 a exigé des millénaires. Le dénombrement est au départ indépendant de la succession. Tant que les nombres restent attachés au dénombrement, ils ne sont pas encore des nombres et n'ont aucun lien entre eux.

La conceptualisation nécessite de briser la dépendance entre la quantité et ce dont elle est quantité. Le nombre joue sur le même et sur le différent. Pour faire « 4 » bisons, il faut ne pas vouloir les distinguer, et en même temps il faut être persuadé que chacun d'eux n'est pas le « un » des autres. La constitution du concept de nombre permet la mise en fonction de la succession – l'ordinal et le cardinal – et permet le calcul.

Un passage à l'écriture permet de passer du nombre au chiffre, à la numération écrite. Les chiffres sont ces nombres particuliers auxquels on confie la représentation des nombres, ils sont donc seconds. Comme la lettre est un effet de langage second par rapport au signifiant. Tels sont les chiffres arabes, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 0. Les nombres ont précédé les chiffres comme les mots les lettres. Par exemple, « 3 » est un chiffre et un nombre, 13 est un nombre composé de deux chiffres. Si toute suite de chiffres est un nombre, toute suite de lettres n'est pas un mot de la langue. N'y a-t-il pas là un point d'appui pour éclairer ce que Lacan attend de la psychanalyse : « Élucider comment le langage véhicule dans le nombre, le

réel dont la science s'élabore ¹⁰ » ? Petite remarque à approfondir également : si le chiffre passe le sens, le nombre serait-il passeur du réel ?

Le calcul par l'écrit seul n'a pu se réaliser que par la numération de position munie d'un zéro. Le principe de position est celui qui fait que le 1 de 1000 vaut plus qu'aucun des trois 9 de 999 ! Avec la numération de position, la valeur d'un chiffre varie avec sa position, sa place compte, elle vaut une certaine quantité.

Vous me voyez certainement venir avec mes gros sabots, dessinant l'idée que la fonction du plus-un dans le cartel aurait plus à voir avec sa place qu'avec la succession.

3.

C'est l'occasion de signaler ce que ce travail doit également à un livre formidable, celui que Quentin Meillassoux consacre au déchiffrement du *Coup de dés* de Mallarmé, *Le Nombre et la sirène* ¹¹. Je n'en dirai qu'un mot. Le philosophe s'y propose de résoudre l'énigme du sens de ce nombre sur lequel repose l'ensemble du poème, écrivant dans l'histoire de la poésie moderne sa rupture la plus radicale. Le décompte des mots du poème produit par l'auteur – il est de 707 mots en tout et nécessiterait un exposé à lui tout seul – le conduit à compter « quelqu'un » pour deux mots et non pour un. Malice réitérée du Un, qui est en fait duplice, comptant pour deux !

Un autre conteur remarquable, par ailleurs mathématicien, a mis en scène cette bifidité du un dans un « spectacle arithmétique en zéro acte et un tableau » : *One Zero Show* ¹². Il s'agit du regretté Denis Guedj, auteur de nombreux ouvrages et de chroniques sur *Libération* réunies en 1997 sous le titre *La gratuité ne vaut plus rien* ¹³. Dans *One Zero Show*, Denis Guedj met en scène « le Petit Mathématicien de rien du tout » pour nous conter l'histoire des nombres. Au commencement « apparaît, dressé sur sa patte unique, le Un ».

« LE PETIT MATHÉMATICIEN : Un jour, le Un fut. Ce fut le premier jour. La veille il n'était pas. Le lendemain il était là.

Le Un regarde de tous les côtés, comme pour s'assurer qu'il est seul. [...]

LE UN : Unnnnnnnnnn !!!!!

LE PETIT MATHÉMATICIEN : Dans l'univers vide retentit son cri... qu'il fut seul à entendre.

LE UN (*dressé sur sa patte unique, hurle*) : Je suis l'uniiiique.

LE PETIT MATHÉMATICIEN : Il resta ainsi. Plein de lui. Ravi.

LE PETIT MATHÉMATICIEN : Il s'aimait. Il s'aimait... il s'aimait. Il s'aimait tant que bientôt ce lui fut une blessure de ne pas pouvoir une seule fois admirer sa figure. [...] Se voir, se voir ! Miroir ! Miroir ! »

De n'avoir qu'une patte n'empêche pas le Un de parcourir le monde, toc, toc... toc, toc... toc, toc... jusqu'à ce qu'il avise une mare à l'eau limpide.

« LE PETIT MATHÉMATICIEN : [...] Il se penche. Il se voit. Beauté ! Il se baisse, il se bise, Narcisse, bis. Et dans l'instant, il est DEUX. »

L'eau se trouble. Quelque chose surgit de la mare. Oh un autre ! Encore ! Le Trois s'extrait de la mare.

« LE UN : Qui es-tu, toi ?

LE TROIS : Je suis toi et toi et toi. »

Voilà bien un problème qui s'annonce !

« LE UN : Tu prétends que tu es moi et moi et moi.

LE TROIS : Oui, moi, Trois, je suis toi, toi et toi. »

LE PETIT MATHÉMATICIEN : C'était parti ! Le pli était pris. Voyage pour Cythère. Le Un, sans fin, s'itère.

LE UN : $1 + 1 + 1 + 1...$

LE UN : Un, plus un, plus un... Moi, plus moi, plus moi. Un, plus un, plus un, plus un... Moi, plus moi, plus moi, plus moi. Moi et moi et moi... et moi encore, et moi toujours. Toujours moi. Moi en sus, moi en plus. Toujours plus ! Il n'y a que de l'Un dans l'autre, de l'unique dans le multiple. »

LE LE PETIT MATHÉMATICIEN : Et le Un s'additionnant à lui-même, engendra les nombres, un à un, à la chaîne, sans peine. »

La formule $(n + 1)$ semble à la base de toutes les théories des nombres. Dans le *management* actuel, ce concept algébrique $(n + x)$ désigne également un être humain en fonction de sa position hiérarchique. Ce n'était peut-être pas tout à fait aussi répandu en 2001, mais l'équivoque n'a pas échappé à Denis Guedj, qui continue ainsi sa mise en scène :

« LE UN : Le Un... et les autres ! Le Un hait les autres. Que seraient-ils sans moi, eux tous qui ne sont que mes multiples ?

LE ZÉRO : Eux tous, sauf moi. »

J'arrête ici cette plaisante et pertinente façon d'évoquer ces deux nombres remarquables, à propos desquels François Le Lionnais a établi une superbe anthologie ¹⁴.

J'espère avoir fait résonner comment le plus-un, s'il est quelque un, argumente l'altérité, et est donc à distinguer du un de l'unité. D'ailleurs, Lacan a souligné la difficulté qui surgit de ce fait que chaque entier est en soi une unité. Le réel n'empêche pas toujours de sourire et Lacan à Baltimore de compléter cette réelle difficulté d'un exemple : « Si je prends deux comme exemple d'unité, les choses sont très agréables. Les hommes et les femmes, par exemple, l'amour plus l'unité. Mais au bout d'un moment, après

ces deux-là, plus personne ; peut-être un enfant mais il s'agit d'autre chose et l'engendrement du trois, c'est une autre affaire ¹⁵. »

Si la question du « un de plus » est la clé de la genèse des nombres, à se répéter il ne produit aucune totalisation, mais une infinitisation de l'énumération dont la vertu assoupissante est repérée depuis longtemps, et fait également la joie des enfants dans les comptines.

S'il n'est ni le Un de la totalité ni le Un de l'élément, le plus-un n'est pas non plus l'Un-en-plus, celui qui, à s'ajouter, ferait Un Tout et que Lacan moquera gentiment en l'écrivant, dans son séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, « l'Un en peluce ».

La fonction du plus-un dans un cartel est de venir décompléter ce qui a tendance à faire un groupe.

4

Une de mes premières interventions à une soirée des cartels il y a une trentaine d'années portait sur cette fonction du plus-un. J'avais alors emprunté mon titre à une courte nouvelle de Bertolt Brecht intitulé « Le problème ¹⁶ ». J'y avais trouvé une solution ! Je la trouve toujours aussi pertinente, alors je la partage à nouveau.

Le jour de l'enterrement de leur père, trois fils ouvrent le testament stipulant ainsi le partage du bétail : l'aîné aura la moitié, le cadet le tiers et le benjamin le neuvième. Le cheptel est composé de 17 têtes de bétail. Les fils ne sachant pas user de la réduction au plus petit dénominateur commun, le problème est posé ainsi : $1/2$ du cheptel + $1/3$ du cheptel + $1/9$ du cheptel devrait être égal à 17 bœufs. Brecht s'amuse à décrire l'inconvenant du spectacle que donnent les fils en tenue de deuil pour grouper les bêtes tantôt d'une façon, tantôt d'une autre et de recommencer, car évidemment comment trouver la moitié de 17 vaches sans recourir à la boucherie ?

Un vieil ami du mort, gêné par tout ce brouhaha, propose alors son propre et unique bœuf pour aider au partage. Offre bienvenue et résolutoire puisque dès l'ajout de ce plus-un le partage se fait sans problème ! L'aîné obtient 9 têtes de bétail, le cadet 6, et le puîné 2, « chacun obtenant plus que ce que l'arithmétique ne l'eût autorisé à réclamer », ajoute malicieusement Brecht. Mais vous aurez noté que $9 + 6 + 2 = 17$, le dix-huitième bœuf n'avait été nécessaire que pour permettre l'opération. Formidable !

J'écrirai bien ce conte sous la forme de *marginalia*, en écho au texte « D'écolage ¹⁷ » sur la formalisation du cartel, proposé par Lacan dans sa leçon du 11 mars 1980. Je l'y écrirai d'autant plus volontiers que j'ai appris

qu'on appelait également ces annotations sur les marges d'un texte – rendues célèbres par Edgar Poe – des « drôleries ». Les marges à drôlerie sont ce type d'enluminures dans la marge d'un manuscrit représentant une scène plus ou moins comique, sans rapport immédiat avec le texte et reprenant souvent les thèmes de l'amour courtois de manière parodique.

Ce conte de Brecht fait apparaître la fonction du plus-un comme hors du compte. Il n'est pas là au départ, il est requis pour l'opération, appelé par un manque. Être le témoin de ce manque lui permet, par sa seule présence, l'effectuation d'une opération. S'il permet le compte, ce n'est pas lui qui compte.

Notons qu'un nombre n'est pas nécessaire pour exprimer le manque. Pas besoin d'enregistrer zéro mouton ni de compter ses zéro enfants. D'ailleurs, le concept de zéro n'a pas toujours existé. C'est toujours par le chiffre un que l'on commence à compter et c'est certainement pour cela que le zéro est toujours placé à la fin de la série des 9 chiffres. Le zéro a en quelque sorte une fonction de plus-un par rapport à eux.

*

Le plus-un est donc cet opérateur quelconque, ni un professeur, ni un maître, ni un analyste, ni même un analysant, mais pas non plus une évidence, car « veiller aux effets internes à l'entreprise et [...] en provoquer l'élaboration ¹⁸ » ne va pas de soi. Si nous reprenons le problème tel que posé par Brecht, il n'y aurait pas eu besoin d'un plus-un bœuf si le partage avait porté sur 18 vaches. Si la règle de partage eut été la même, il y aurait eu alors un autre problème ! La fonction du plus-un est donc appelée par les 3 ou 4 qui s'y collent !

Ce plus-un, qui produit davantage de soustraction que d'addition, porte avec lui son [n]ombre ! C'est peut-être une des raisons qui font qu'aujourd'hui encore, on trouve quelque chose à dire de ce passager clandestin ¹⁹, dont, finalement, on ne pourra connaître la réelle existence qu'après que l'opération qu'il sert aura rendu ses comptes.

Mots-clés : cartel, compter/conter, chiffre, lettre, Denis Guedj.

-
- *↑ Intervention à l'après-midi des cartels « "École des cartels", un nouage », à Toulouse le 18 mai 2019.
- 1.↑ Cartel « Qu'est-ce qui dans la littérature concerne la psychanalyse ? », avec Anne Castelbou-Branaa, Yvette Goldberger-Joselzon et Françoise Hopker. J'ai intitulé mon thème de travail : « Lacan, le chiffre, la lettre ».
 - 2.↑ J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.
 - 3.↑ M. Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, Paris, Gallimard, 1964.
 - 4.↑ V. Hugo, Préface à *Les Rayons et les ombres*, 1840 [texte disponible sur Internet].
 - 5.↑ J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras du ravissement de Lol V. Stein », art. cit., p. 191.
 - 6.↑ Marguerite de Navarre, *Heptaméron*, recueil inachevé de soixante-douze nouvelles, publié à partir de 1558.
 - 7.↑ J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras du ravissement de Lol V. Stein », art. cit., p. 196.
 - 8.↑ J. Lacan, « Intervention à l'Université Johns Hopkins », Baltimore, 1966.
 - 9.↑ S. Hawking, *Et Dieu créa les nombres*, Paris, Dunod, 2017.
 - 10.↑ J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 558.
 - 11.↑ Q. Meillassoux, *Le Nombre et la sirène*, Paris, Fayard, 2011.
 - 12.↑ D. Guedj, *One Zero Show*, Paris, Seuil, 2001.
 - 13.↑ D. Guedj, *La gratuité ne vaut plus rien*, Paris, Seuil, 1997.
 - 14.↑ F. Le Lionnais, *Les Nombres remarquables*, Paris, Hermann, 1983.
 - 15.↑ J. Lacan, « Intervention à l'Université Johns Hopkins, Baltimore », 1966, art. cit.
 - 16.↑ Bertolt Brecht, « Le problème », dans *Histoires inédites, 1913-1948*, Paris, L'Arche, 1967.
 - 17.↑ « Premièrement – Quatre se choisissent, pour poursuivre un travail qui doit avoir son produit. Je précise : produit propre à chacun, et non collectif. Deuxièmement – La conjonction des quatre se fait autour d'un Plus-Un, qui, s'il est quelconque, doit être quelqu'un. À charge pour lui de veiller aux effets internes à l'entreprise, et d'en provoquer l'élaboration. Troisièmement – Pour prévenir l'effet de colle, permutation doit se faire, au terme fixé d'un an, deux maximum. Quatrièmement – Aucun progrès n'est à attendre, sinon d'une mise à ciel ouvert périodique des résultats comme des crises du travail. Cinquièmement – Le tirage au sort assurera le renouvellement régulier des repères créés aux fins de vectorialiser l'ensemble. »
 - 18.↑ J. Lacan, « D'écolage », 11 mars 1980, *Ornicar ?*, n° 21-20, Paris, Navarin, 1980.
 - 19.↑ C'est ce qu'évoque Lacan à la fin de « L'étourdit », à propos du « den » de Démocrite, que Barbara Cassin propose de traduire par « pas même un ».

Laurence Martin

Le transfert négatif de Joseph Wortis *

« Le transfert négatif mériterait qu'on l'étudie plus à fond [...] Dans les formes curables des psychonévroses on le découvre, à côté du transfert tendre, souvent en même temps et ayant une seule et même personne. C'est à cet état de choses que Bleuler a donné le nom excellemment approprié d'ambivalence. Une semblable ambivalence de sentiments semble, dans une certaine mesure, normale mais, poussée à un degré trop élevé elle est certainement l'apanage des névrosés. Dans la névrose obsessionnelle "une scission précoce des paires contrastées" semble caractériser la vie instinctuelle et fournir l'une des conditions constitutionnelles du sentiment morbide. C'est l'ambivalence qui nous permet le mieux de comprendre l'aptitude des névrosés à mettre leurs transferts au service de la résistance. Lorsque la possibilité de transfert est devenue essentiellement négative, comme dans les cas des paranoïaques, il n'existe plus aucun moyen d'influencer ou de guérir les malades ¹. »

Le transfert sur la personne de l'analyste ne joue le rôle d'une résistance que dans la mesure où il est transfert négatif ou bien transfert composé d'éléments érotiques refoulés. Le transfert négatif est donc de l'ordre de l'expression d'une résistance, c'est-à-dire ce qui cause l'arrêt des associations en opérant une fermeture de l'inconscient. Freud note déjà que le transfert négatif peut provoquer l'arrêt du traitement ou une résistance à la guérison. Cela l'a conduit à mettre en évidence la réaction thérapeutique négative, soit une résistance du patient à la guérison. Il conclut l'article de 1912 en précisant que la résistance est précieuse, puisqu'elle permet de « mettre en lumière les émois amoureux secrets et oubliés des patients, en conférant à ces émois un caractère d'actualité. » Le transfert positif est donc un moteur pour la cure, le transfert négatif et les résistances qui l'accompagnent œuvrent à ce que quelque chose d'essentiel ne soit pas laissé dans l'ombre, ne reste pas méconnu. Cette prise en compte du transfert négatif est ce qui permet de distinguer la psychanalyse des autres méthodes de traitement :

« La cure psychanalytique ne crée pas le transfert, elle ne fait que le démasquer comme les autres phénomènes psychiques cachés. Ce qui différencie les autres cures de la psychanalyse ne se manifeste qu'en ceci : le

malade, au cours des traitements, ne fait spontanément appel qu'à des transferts affectifs et amicaux en faveur de sa guérison ; là où c'est impossible, il se détache aussi vite que possible du médecin qui ne lui est pas "sympathique" et sans s'être laissé influencer par lui. Dans le traitement psychanalytique, par contre, et ceci en rapport avec une autre motivation, toutes les tendances, même les tendances hostiles, doivent être réveillées, utilisées pour l'analyse en étant rendues conscientes ; ainsi se détruit sans cesse à nouveau le transfert. Le transfert, destiné à être le plus grand obstacle à la psychanalyse, devient son plus puissant auxiliaire, si l'on réussit à le deviner chaque fois et à en traduire le sens au malade². »

C'est ainsi que Freud conclut l'exposé du cas Dora, dont il explique l'échec, c'est-à-dire qu'elle lui ait donné son congé, par le fait qu'il n'ait pas réussi à se rendre maître du transfert à temps... À temps pour l'interpréter.

Le récit que Joseph Wortis nous livre va-t-il nous permettre d'en apprendre un peu plus sur le transfert négatif ?

Psychanalyse à Vienne, 1934, notes sur mon analyse avec Freud³

Ce livre est rédigé d'après les notes que Wortis a prises de ses séances avec Freud. Ce texte montre bien que ce n'est pas parce qu'on rencontre un psychanalyste qu'on fait une analyse.

Joseph Wortis est un psychiatre américain, élève de Havelock Ellis et d'Adolf Meyer. Alors qu'il est encore interne, Ellis lui propose une bourse d'étude pour un travail de recherche sur l'homosexualité. Wortis accueille cette proposition comme une véritable aubaine professionnelle, qui lui prouve la confiance du docteur Ellis envers lui, et il y répond positivement. Cependant, il ne veut pas devenir sexologue, ni participer à un projet qui s'avérerait être un plaidoyer en faveur des homosexuels. Donc il accepte la bourse de recherche si elle lui permet de poursuivre ses études de psychiatrie générale, avec une spécialisation dans des travaux sur la sexualité. Il définit avec Meyer et Ellis le cadre de ses recherches : « Bien que je sois moi-même assez sceptique sur les dogmes et les prétentions de la psychanalyse, ne croyez-vous pas qu'il serait utile d'apprendre quelque chose à ce sujet en premier lieu ? Je pense qu'il est très important que j'acquière d'abord les techniques dont je me servirai plus tard, ne serait-ce que parce qu'à leur lumière, il me sera plus facile de parfaire mes connaissances théoriques et d'acquérir une expérience clinique. Par techniques, je veux dire une certaine connaissance de la physiologie, de l'endocrinologie, de la biochimie, de l'histo-pathologie, aussi bien que la psychanalyse (ou quelque chose d'approchant). » [16]

Il rencontre Freud au début du mois de septembre 1934⁴. « Son abord était franc, il allait droit au but et ne s'embarrassait pas de cérémonies. J'eus à expliquer ma présence. Je lui appris que j'avais reçu une bourse destinée à un travail de recherche dans le domaine de la psychologie sexuelle, que les fondateurs de cette bourse s'intéressaient spécialement au problème de l'homosexualité et que j'avais insisté pour étudier d'abord la psychiatrie en général avant de me lancer dans des recherches spécialisées. J'étais donc un étudiant débutant en psychiatrie. Et puisque mon projet demandait que je m'intéresse à la psychanalyse et à Freud lui-même, je lui serais reconnaissant de toute l'aide qu'il voudrait bien m'apporter. » [20] Freud refuse de dispenser une simple instruction théorique et propose une analyse didactique, puisque la seule façon d'apprendre la psychanalyse est de se faire psychanalyser.

C'est un Wortis très observateur qui nous fait part de ses premières impressions : « Pendant cette courte entrevue, Freud était assis en face de moi, de l'autre côté d'une petite table. Parfois, il se penchait sur le côté, s'appuyait à son bureau, l'air fureteur, vivement intéressé. Sa voix était basse et voilée et l'appareil métallique qu'il avait dans sa bouche (et qu'il portait depuis son opération) semblait le gêner considérablement. Son allemand était précis et réfléchi ; il détachait les syllabes et les mots. Il ne se gêna pas pour me poser un certain nombre de questions personnelles : mon âge, mon expérience, étais-je névrosé ? Étais-je sexuellement anormal ? Ma femme était-elle avec moi ? » [20-21] À la fin de l'entretien, Wortis parle d'Ellis et questionne Freud sur sa santé, dont les rumeurs laissent entendre qu'elle est mauvaise. « Toutes ces rumeurs sont fausses », répond Freud.

Entre admiration et résistance

Wortis accepte d'entreprendre une analyse didactique, mais ne veut le faire qu'avec Freud. C'est au maître qu'il veut avoir affaire, au grand homme. C'est Freud ou rien. Lors d'un premier séjour à Vienne, Wortis avait adressé un petit mot à Freud, pour lui dire quel effet stimulant avaient eu sur lui ses écrits et le désir qu'il avait de le rencontrer avant de quitter Vienne, tout en pensant qu'un étudiant ne pouvait pas se permettre d'abuser du temps d'un homme aussi occupé. « Merci de votre mot amical et de la bonne volonté que vous mettez à renoncer à votre visite » [17], lui avait répondu Freud.

Wortis se dit dans un rapport de fascination avec Freud : « Je partageais le scepticisme d'Ellis, mais j'avais vis-à-vis de l'analyse un sentiment plus chaleureux, j'avais lu Freud avec fascination et j'étais très impatient de le rencontrer et de travailler avec lui. » [23]

Avant la dernière séance, Wortis rêve qu'il dit au revoir à Freud en des termes simples et amicaux. « Dans mon rêve, un de ses petits-fils [de Freud] déclarait son intention d'étudier la médecine puis la psychanalyse, mais je lui disais : "Le nom de Freud est suffisant. Vous n'avez rien de plus à faire." » [181] Toujours dans le rêve, Wortis demande un petit souvenir à Freud. « En dépit de ce que j'avais entendu sur mon compte, j'étais heureux d'avoir fait la connaissance d'un grand homme. » [181] Il demande effectivement un souvenir à Freud, qui lui donne un exemplaire des *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*. Wortis demande que Freud y écrive son nom. Il part donc avec le nom de Freud dans sa poche.

Dans son examen rétrospectif, qu'il a rédigé des années plus tard, c'est encore du *grand homme* qu'il parle.

Wortis cherche la caution des grands maîtres de son époque, pour parfaire sa formation : Meyer, fondateur de la psychiatrie américaine, Ellis, fondateur de la sexologie, Freud, fondateur de la psychanalyse.

L'analyse

Dès le début du travail, Wortis précise à Freud qu'il agit contre l'avis d'Ellis.

Ellis occupe une place importante dans ce qui va se dérouler entre Freud et Wortis. C'est lui qui est à l'origine de l'attribution de la bourse de recherche. Wortis écrit qu'il était un des héros littéraires et scientifiques de ses années de collège. Ils entretiennent ensemble une correspondance amicale.

Ellis, qui est très sceptique à l'égard de la psychanalyse, déconseille à Wortis d'entreprendre une analyse didactique avec Freud, et il le lui dit explicitement à plusieurs reprises. Il insiste pour que Wortis garde son indépendance de jugement, son esprit critique et scientifique vis-à-vis de la psychanalyse et de Freud. Il n'hésite pas à lui faire parvenir la copie de la réponse que Freud lui a faite, à la suite de sa recommandation. Ellis l'encourage à garder sa liberté d'esprit et critique Freud sans retenue, situant les remarques de Freud sur le plan du ressentiment : « Son ressentiment est toujours principalement dirigé contre ceux qui, à une époque quelconque, ont été qualifiés de disciples puis l'ont quitté. » [57] Les remarques d'Ellis viennent renforcer les résistances déjà nombreuses de Wortis et lui servent de réassurance narcissique. Dans le cours de la cure, Ellis encourage Wortis à rencontrer Stekel, un médecin qui refuse l'inconscient et qui est très critique envers Freud, bien qu'il ait fait une analyse avec lui et contribué dans un premier temps au mouvement analytique. Dans son examen rétrospectif, Wortis reconnaît qu'Ellis a contribué à renforcer ses résistances à l'égard de

la psychanalyse. Ces éléments font partie de la cure de Wortis, puisqu'il en fait part à Freud.

C'est dans ce contexte que l'analyse commence le 9 octobre 1934. Elle s'achèvera le 30 janvier 1935. Il apparaît très vite que Wortis cherche à maintenir les choses au niveau didactique.

En préliminaire, Freud énonce : « Une analyse demande une heure par jour, cinq jours par semaine et commence par une période d'essai de quatorze jours au bout desquels les deux partenaires, docteur et patient, décident s'ils ont envie de continuer. » [30] Wortis est invité à s'allonger sur le divan. « Je n'aime pas que l'on me dévisage. » [30] Freud explique qu'il attend de lui une honnêteté absolue et qu'il dise tout ce qui lui passe par la tête, « que ce soit important ou pas, douloureux ou pas, hors de propos, absurde ou insultant. » [30]

Wortis commence en abordant l'époque où il s'est senti le plus proche de la névrose, c'est-à-dire l'année précédente, quand il a commencé à travailler dans un hôpital psychiatrique à Baltimore. « Je me sentais angoissé. Perdu dans ce nouvel hôpital, immense, après avoir étudié si longtemps à l'étranger, je n'avais alors plus de contact ni avec la réalité ni avec mes amis les plus chers. J'éprouvais des difficultés à me faire à la routine, inhabituelle pour moi, des devoirs de l'hôpital ; les perspectives qui s'ouvraient à moi n'étaient pas brillantes et j'avais tendance à me décourager. J'avais du mal à me mettre au travail et commençais à douter de mes capacités intellectuelles. Tous mes petits échecs, réels, ou imaginaires, furent dès lors associés à cette sévère autocritique. De petits ennuis somatiques me semblaient importants et j'en exagérais la signification. » [31] La proposition de la bourse de recherche arrive à ce moment et dégage l'horizon en ouvrant de nouvelles perspectives. Wortis explique alors comment il a traité son hypocondrie en lui apportant une attention scientifique. Elle s'est dissoute à mesure qu'il s'est persuadé d'en chercher les bases dans une certaine tendance émotionnelle dépressive. Freud l'interrompt au milieu de sa phrase. C'est l'heure, pense Wortis !

On ne peut pas dire que Freud pratiquait la séance à durée variable, mais on peut tout de même penser qu'il ne marchait pas non plus avec le chronomètre en main, au point d'arrêter la séance au milieu d'une phrase ! Même s'il tenait à ses cinq minutes de pause entre deux patients. On voit bien que le « c'est l'heure » rabat les choses et ne permet pas de faire question.

Ouvrir l'Autre scène

Quand Freud en position d'Autre s'adresse à Wortis, il vise le sujet de l'inconscient, donc il s'adresse à lui sur l'axe symbolique. Tout au long des quatre mois, Wortis réagit très mal aux interventions de Freud : si Freud lui demande de répéter, il pense que c'est parce qu'il est sourd ! Quoi que Freud lui dise, il se sent froissé, mal jugé, déstabilisé, signe d'un écrasement de l'axe symbolique sur l'axe imaginaire. Freud a beau lui dire et répéter que la psychanalyse n'est pas une relation entre deux égaux, qu'il vise l'intérêt de l'analyse, rien n'y fait.

Toutefois, cette première séance n'est pas sans effets et Wortis les exprime en termes de menace. La menace consiste dans le réveil des mécanismes introspectifs désagréables, qui ne conduisent nulle part et qui risquent d'enrayer l'activité et la concentration. Et « il y avait cette désagréable perspective de développer ce que Freud appelait *Widerstand*, ou résistance contre lui, mon actuel seigneur et maître, qui, pendant que je parlais, se posait en juge comme le Jéhovah sévère de l'Ancien Testament ; il ne semblait pas spécialement se donner de peine pour être accueillant ou rassurant et avait au contraire troublé sans motif notre association amicale en donnant, à mon avis, une importance exagérée à des questions d'argent. » [32]

De quoi parle Wortis ? Il s'est déjà engagé auprès de Freud pour une analyse didactique. Quand Freud lui donne son premier rendez-vous, Wortis confirme sa venue, mais il ajoute que la confirmation effective de l'arrangement doit venir des fondateurs de la bourse. « C'était eux qui devaient fournir l'argent, bien que leur câblogramme signifiât qu'il n'y aurait pas de problème à ce point de vue. Si pour une raison inconnue, ils changeaient d'avis, Freud serait payé jusqu'à ce jour. » [29] Freud lui fait comprendre que cette incertitude ne lui plaît pas : soit il est d'accord pour commencer, soit il ne l'est pas. Il pointe la position subjective de Wortis par une phrase dont ce dernier relève la tournure caractéristique : « Mais il n'en demeure pas moins que vous avez écrit cette lettre. Vous ne vouliez pas endosser la responsabilité, vous vouliez la partager avec moi. » [29] Wortis ne saisit pas, ou saisit trop bien, ce qui s'adresse à lui, mais le rabat sur des pinaileries financières, qui viennent perturber leur association amicale. C'est donc sur le plan de l'association amicale qu'il veut situer ses entretiens avec Freud, le grand homme.

Wortis est peu enclin à laisser librement flotter sa pensée. Il le dit explicitement à Freud. « J'étais influencé par sa présence et par ce qu'elle me faisait venir à l'esprit : sexe et névrose. » [34] « "Dites ce à quoi vous pensez", suggère Freud. "Je pense à ce que je pourrais dire" », répond

Wortis. [35] Freud réitère à plusieurs occasions, au cours des quatre mois, l'énonciation de la règle de la libre association.

Dès le 23 octobre (soit dès la onzième séance), Wortis écrit qu'il en a assez de fouiller en lui-même et qu'il préfère parler de points théoriques précis comme les fondements de la psychanalyse, le socialisme russe, l'hérédité, l'évolution des espèces selon Lamarck et Darwin, l'importance de l'environnement dans la constitution des névroses, etc. Quand il y concède, c'est du bout des lèvres. Lors des premières rencontres, il relate son histoire sur le mode du compte rendu, du *curriculum vitæ* : l'enfance, la puberté, l'adolescence, la vie adulte, les relations amoureuses, les difficultés... Il expose le récit de sa vie avec un certain détachement, voire de l'indifférence, il n'y est pas tout à fait, pourrait-on dire. Il se borne à parler de choses claires et superficielles. Il parle en général et se perd en abstractions. Il a trop d'idées et trop peu d'associations.

Un autre aspect de la menace réside dans la peur de perdre son indépendance de pensée et de jugement ; il a peur de l'emprise que Freud pourrait avoir sur lui. En cela, il reprend à son compte les préventions d'Ellis. « J'avais peut-être une certaine appréhension de la tournure que pourrait prendre l'analyse et les désagréments qu'elle pourrait apporter. » [39] Il avoue ne pas aimer ressusciter les infortunes passées, il redoute de les revivre, sans en être finalement débarrassé. « Rien n'est revécu, lui répond Freud. Tout vient de l'intérieur. S'il y a là quelque problème, ce dernier se manifesterait et sera résolu. » [65] Il redoute que l'analyse fasse surgir une névrose, alors qu'actuellement tout est sous contrôle. Il veut que cela reste agréable, il ne veut pas être ébranlé. Il a peur de son inconscient et redoute ce qui pourrait se dévoiler. Il hésite entre savoir et horreur de savoir et il opte pour le savoir scientifique, qui n'a rien en commun avec le savoir inconscient.

Les symptômes et les rêves

Freud l'invite à mettre davantage ses problèmes en lumière. Il insiste pour que Wortis reparle de l'épisode « dépressif et hypocondriaque » de l'année précédente, il cherche à réactiver quelque chose de l'ordre de la douleur, la névrose latente, bien cachée derrière la forteresse à la Vauban.

Pour Freud, la première des forces à opposer au refoulement, c'est la souffrance. Il est nécessaire que le patient pâtisse. Ce n'est pas suffisant, mais c'est nécessaire. À la souffrance, il faudra ajouter le transfert positif. La souffrance, avec le désir de guérir qui l'accompagne, est un des moteurs de la cure avec le transfert positif.

La manœuvre de Freud n'est pas sans effet. Il se produit à chaque fois un petit épisode de morosité, de malaise, une petite vacillation psychique. « J'étais fatigué, légèrement déprimé, et plutôt indifférent. » [51] Quand il est un peu souffrant, Freud suppose que c'est la manifestation du conflit inconscient, Wortis que c'est parce qu'il s'est négligé.

Cependant, Freud ne ménage pas ses efforts, pour ouvrir cette autre dimension, pour installer la perspective d'une autre scène. Il l'invite à s'impliquer dans la série de ses dits.

Wortis raconte ses rêves, c'est ce que Freud attend. Cela va permettre d'aller voir de l'autre côté de la médaille.

Séance du 19 octobre. Le premier est un rêve dans lequel Wortis rend visite à Ellis et à sa femme dans leur maison. Beaucoup de monde entre dans la maison. « Comment diable tant de gens pourront-ils tenir dans cette petite maison ? Elle va éclater. » [44] Cette pensée si troublante le réveille. Wortis entreprend d'en donner ses interprétations. Il écrit : « Freud se mit en devoir de me donner ma première leçon réelle de psychanalyse. Quelques-unes des données étaient correctement interprétées. D'autres choses m'étaient cachées par mes opinions scientifiques préconçues et mes préjugés. Le rêve était un rêve d'anxiété et puisque le seul élément anormal était une idée hypocondriaque, c'est avec ça qu'il avait rapport. » [45]

Wortis associe sur l'épisode douloureux de l'année précédente, qui avait pris fin spontanément. Il pensait que Freud pensait que ces idées le troublaient encore. « Tout le monde a des petits troubles. Vous aviez seulement une petite phobie. On trouve chez chacun de nous quelques composantes névrotiques. » [47] Wortis est soulagé. « *Une petite phobie*, et au passé qui plus est, *la seule chose anormale* [...] Cela me semblait juste, peut-être flatteur. L'estime que j'avais pour moi n'était pas complètement détruite. » [47]

Il est soulagé, mais il ne va pas en rester là. Il va rediscuter point par point de tout cela à la séance suivante. Il juge les interprétations de Freud tirées par les cheveux. Il met en doute, il réfute, il rationalise.

Séance du 27 novembre. Rêve du théâtre. Il est au balcon, regarde un homme en uniforme militaire, qui jongle avec une épée. Il jette un coup d'œil vers l'orchestre. Il pense au danger de tomber. Il s'effraie et appelle sa femme à l'aide. Réveil. Freud lui donne une explication systématique, tout en lui disant que dans l'état actuel de l'analyse, il ne pense pas que Wortis l'acceptera. « [...] être assis au théâtre signifie observer un coït ; il arrive souvent que les enfants voient un rapport sexuel, et ils l'associent, peut-être avec raison, à un événement effrayant ou une agression : d'où un

aspect militaire ; le fait de tirer son épée de son fourreau symbolisait l'acte sexuel, même si dans le rêve l'épée était nue [...] La chute est un symbole constant de la féminité, en rapport avec "donner naissance" [...] Le rêve voulait donc dire que j'observais un coït, que je m'identifiais au partenaire féminin et que les éléments féminins qui existaient en moi, me troublaient. » [97] Wortis réagit à tout cela en proposant de trouver la confirmation (ou non) de la véracité de ses interprétations dans des études statistiques. Mais là encore, il est déstabilisé.

Wortis reparle de ces deux rêves dans son examen rétrospectif. « La série d'interprétations déplacées et inadéquates que Freud me donna au début de l'analyse (qu'une maison représente une matrice, une pièce de théâtre un coït, [...]) » [197] ont été décisives pour la suite. « En fait, je crois que nos voies se séparèrent à peu près au milieu de l'analyse. [...] Fondamentalement, je ne pouvais pas accepter les théories scientifiques de Freud, car, et son approche, et ses conclusions m'étaient suspectes. » [198] Wortis conclut que Freud se trompe, tout simplement. La construction psychanalytique dans son ensemble lui semble branlante, précaire et dénuée de fondements solides.

Il refuse, il dénie la dimension de l'inconscient. On ne peut pas dire qu'il n'y croit pas, il lui prête trop au contraire. « Cela me gênait que la psychanalyse semble se dresser claire et parfaite, comme une révélation divine, et que seuls puissent en partager les secrets ceux qui avaient la grâce. » [27] Néanmoins, il se dit tout à fait disposé à apprendre, prêt à écouter tout ce qui sera dit. Il s'offusque même, comment, de quel droit refuser l'accès à une somme de connaissances, à un homme de science, sous prétexte qu'il n'a pas de problème personnel ? Il insiste sur son désir sincère d'apprendre quelque chose sur la psychanalyse. Il veut obtenir un savoir objectif et scientifique sur la psychanalyse. Freud lui précise qu'il ne peut pas attendre de la psychanalyse des réponses toutes faites qu'il pourra mettre dans sa poche. Tout ce qu'elle peut faire, c'est éclairer quelques faits, les problèmes sont résolus par le patient.

Ce qui est en jeu pour Wortis, c'est l'estime qu'il a de lui, c'est-à-dire la façon dont il se voit et qu'il ne veut pas perdre. Ni perdre, ni entamer. Il n'aime pas baisser son estime sans acquérir quelque chose en retour, ce qui compense la perte. À la fin de son analyse, il conclut que, s'il n'avait rien gagné, au moins n'avait-il rien perdu, et qu'il s'en retournait en aussi bonne santé psychique qu'avant, sans non plus avoir aliéné son indépendance intellectuelle.

Freud a essayé vainement d'entamer la suffisance de Wortis. À chaque fois, il se retrouve confronté à Wortis qui s'offusque, qui critique, qui s'inscrit en faux, toujours avec une grande virulence, paré de sa caution d'homme de sciences, titulaire d'une bourse ! « Je ne conteste pas, lui répond Wortis, j'examine seulement d'un œil critique tout ce que vous dites. » [89] Cela donne lieu à des échanges musclés. Cela reste au niveau de la joute verbale, du débat d'idées. « Vous devriez avoir honte de vous conduire de la sorte : grogner et grommeler pendant trois jours parce que je vous ai dit ceci ou cela. Il va falloir que vous abandonniez cette susceptibilité. Vous devriez comprendre que cela ne m'intéresse pas de vous juger. Si je vous dis quelque chose, c'est dans l'intérêt de l'analyse et vous ne devriez pas vous inquiéter des motifs qui me font agir. » [69] Est-il possible d'attaquer cette position narcissique en la dénonçant ? Freud essaie d'ouvrir la dimension du désir de l'Autre, du savoir inconscient. Quelle que soit la direction que Freud prend, critique ou attitude bienveillante, Wortis reste sur la défensive. À la fin d'une séance, « Freud me fit un léger compliment en me disant que j'avais mieux travaillé cette fois-ci que précédemment. Je l'attribue, répondis-je, à une activité gonadique accrue. » [79] Wortis en reparle à la séance suivante. « J'étais heureux, qu'il soit satisfait de mon "travail", que je considérais, quant à moi, comme un jeu. "Je voulais simplement dire", reprit Freud, "que vous coopérez davantage et que vous critiquiez moins". » [80-81]

Toute cette autosatisfaction, cette suffisance, cette vanité, ce narcissisme exacerbés cachent pourtant quelque chose de plus pathétique. « Je ne me souciais pas tant de vos critiques, que du sentiment de ne pas être aimé. » [62] Est-ce cela que Wortis attend de Freud, un titre en poche, la reconnaissance du grand homme, le droit de figurer parmi les disciples ? On pourrait presque lui dire : ne te fais pas si grand, tu n'es pas si petit... Wortis voudrait se faire un nom, sortir de l'anonymat. « Je ne travaille pas actuellement à une grande découverte ; il est d'ailleurs peu probable que j'en fasse une un jour. » [83]

Quelles que soient les tentatives de Freud, Wortis reste imperméable à l'analyse. Freud le lui dit dès le 14 novembre 1934 : « [...] d'un point de vue analytique, nous n'allons pas bien loin. Vous êtes une personne que l'on appelle normale. Les processus qui vous ont amené à vous contenter de votre sort, sont les mêmes que ceux qui interviennent lors d'une psychanalyse, à savoir consolidation et adaptation. Vous pouvez être sûr que vous avez aussi vos refoulements, seulement ils ne se montrent pas. Rien ne vous pousse à les montrer. La seule raison que vous avez de coopérer à une analyse est votre curiosité scientifique. » [84-85] Puis le 13 décembre : « L'ennui, c'est que vous ne croyez probablement même pas à l'existence de

l'inconscient : vous vous attendez encore à trouver un accord entre l'interprétation d'un rêve et vos pensées conscientes. » [116] Effectivement, Wortis refuse sans cesse de se laisser diviser entre ses certitudes conscientes et ce qui lui échappe, qui provient de l'autre scène.

De l'avis des deux, il n'y a pas eu d'analyse. Freud lui refuse le droit de se recommander de son nom. Ce qui n'empêche pas Wortis de titrer son livre : « Notes sur mon analyse avec Freud ».

Il serait facile, dans l'après-coup, de dire ce que Freud aurait dû faire ou ne pas faire, dire ou ne pas dire. Ce que l'on sait de Freud dans ce texte, c'est ce que Wortis nous en dit. Les interventions de Freud sont celles que Wortis rapporte. L'intention agressive de Wortis n'est pas première. Bien au contraire, il est enthousiasmé à l'idée de peaufiner sa formation auprès d'un maître. Elle émerge de l'écart entre sa demande d'apprendre la psychanalyse et la proposition de Freud. Quand Wortis accepte de faire une analyse didactique avec Freud, il ne sait pas à quoi il s'engage. Il va se trouver confronté à de l'inédit et de l'inattendu. Les interventions de Freud visent et touchent le sujet de l'inconscient, elles ouvrent la perspective d'un savoir nouveau, d'un savoir autre. Cette perspective affole Wortis et déclenche les hostilités. Il ne veut rien en savoir et préfère rester dans un registre théorique et scientifique. Manifestement, Wortis ne demande pas une analyse à Freud et même il la refuse.

Mots-clés : cure, transfert négatif, résistance.

* ↑ Cette intervention a été présentée dans le cadre du séminaire théorico-clinique « L'efficacité du transfert face aux symptômes », à Reims le 19 décembre 2019.

1. ↑ S. Freud, « La dynamique du transfert », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1985, p. 58-59.

2. ↑ S. Freud, « Fragment d'une analyse d'hystérie », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1997, p. 88.

3. ↑ J. Wortis, *Psychanalyse à Vienne, 1934, notes sur mon analyse avec Freud*, Paris, Denoël, 1974. Les pages des citations seront données entre crochets dans le texte.

4. ↑ Wortis est alors âgé de 28 ans.

Les Éditions Nouvelles du Champ lacanien
de l'EPFCL-France proposent aux lecteurs du *Mensuel*
de rédiger une brève (une demi-page maximum)
sur un point qui a retenu leur attention
dans un de leurs livres et qui sera mise en ligne
sur le site des Éditions Nouvelles :
<https://editionsnouvelleschamplacanian.com>
et la page Facebook
Merci d'adresser vos contributions à :
contact@editionsnouvelleschamplacanian.com

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version papier : 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

Vente des *Mensuels* papier à l'unité

Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €

Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

Prix spécial pour 5 numéros : 25 €

Numéros spéciaux : 8 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

n° 114 - Des autistes, des institutions, des psychanalystes et quelques autres...

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :
www.champlacanianfrance.net